

au
Palais
de

Droit et Liberté

CONTRE LE RACISME ET L'ANTISEMITISME, POUR LA PAIX

L'UNESCO

JOURNÉE NATIONALE

contre le racisme
l'antisémitisme
et pour la paix



PLUS que quelques jours : dimanche, la grande salle des conférences du Palais de l'U.N.E.S.C.O., qui a vu tant de rencontres internationales, sera le cœur vibrant de la France antiraciste.

Mais les ultimes journées pèsent d'un poids tout particulier dans la préparation d'un tel rassemblement.

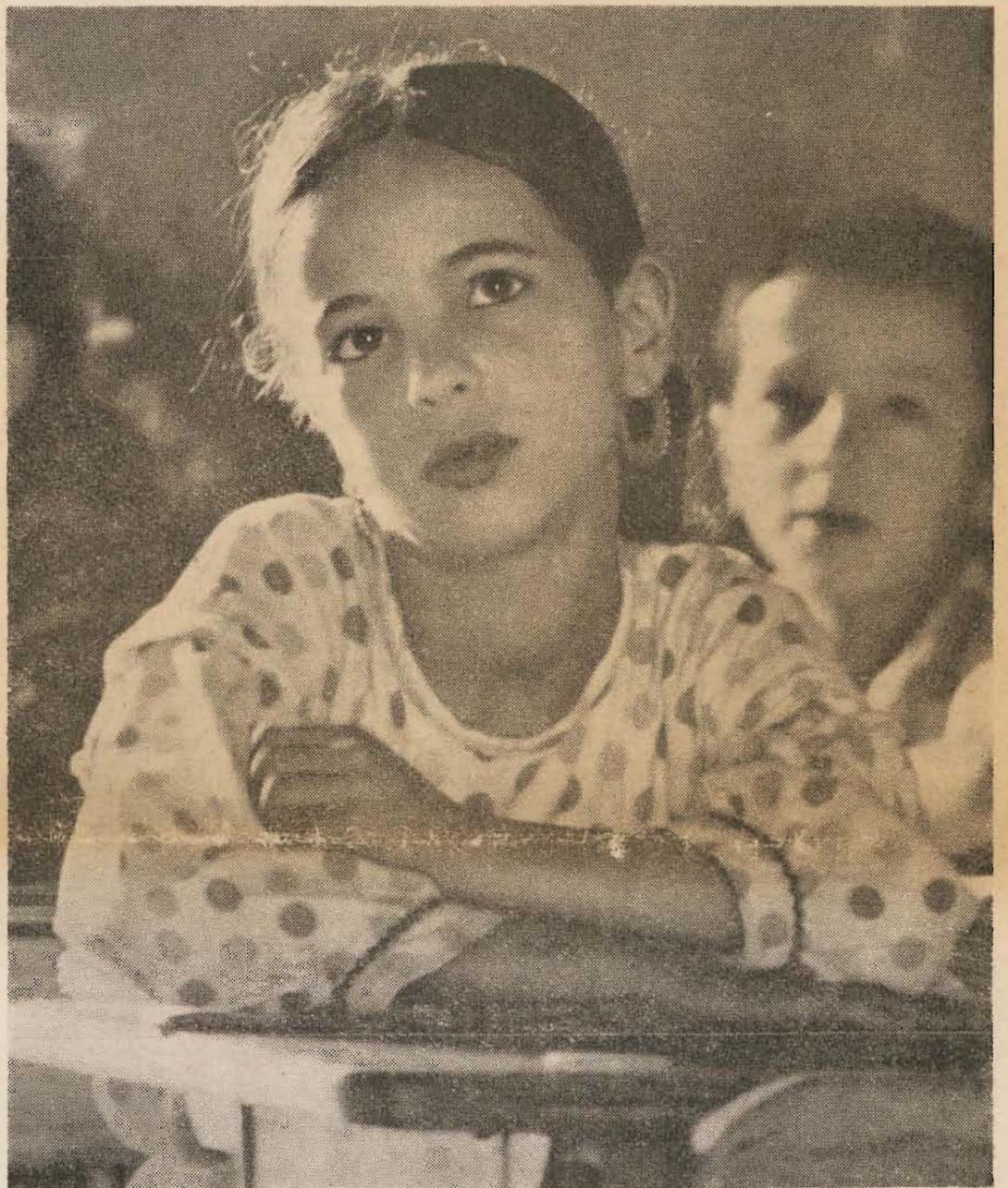
A Paris comme en province, dans des villes et des quartiers, des usines, des ateliers et des écoles, les réunions grandes ou petites, les assises antiracistes locales ou régionales, commencées au début du mois, se poursuivent à un rythme accéléré. Les comités et les militants du M.R.A.P. activent la diffusion des cartes de participants : chacun veut contribuer de son mieux au succès de la Journée Nationale ; car il faut, plus que jamais, que s'affirme avec force l'unanime volonté du peuple français de terrasser ce cancer social qu'est le racisme.

Les débats qui s'ouvriront dimanche à 9 h. 30, sous la présidence de Pierre Paraf, avec la participation d'éminentes personnalités et des représentants des groupements les plus divers, permettront une vaste et fructueuse confrontation, où chacun apportera son point de vue, son expérience, ses suggestions pour l'avenir. Ainsi, la Journée Nationale sera une étape importante du combat antiraciste — partie intégrante du combat contre le fascisme, pour la démocratie et pour la paix.

Aucun citoyen ne saurait s'en désintéresser.

Voir en page centrale :

Comment participer à la Journée Nationale



(Photo Hubert de Segonzac.)

Est-ce enfin la paix ?...

R IEN ne dit mieux que le regard d'un enfant l'anxiété quotidienne de la guerre ; il n'est pas, en faveur de la paix, d'appel plus éloquent.

Qu'ont vu ces yeux, dans l'Algérie déchirée par les violences, par la haine ? C'est pour qu'ils puissent sourire à l'avenir qu'il faut la paix. Pour que les générations nouvelles, d'un côté à l'autre de la Méditerranée, connaissent enfin l'amitié, une fraternité humaine véritable.

A l'heure où nous mettons sous presse, ce n'est pas encore le cessez-le-feu. L'espoir, pourtant, se trouve désormais des raisons plus valables, et s'affirme, fragile encore, inquiet par tant de précédents fâcheux.

Mais le cessez-le-feu lui-même sera-t-il la paix ? Une fois reconnus la dignité, les droits égaux d'un peuple, tout sera-t-il fait pour qu'ils deviennent réalité ? Cela suppose avant tout des mesures implacables contre ceux qui gardent la nostalgie du passé, qui veulent dominer par la terreur, qui veulent tuer la paix à peine éclose.

Les antiracistes, les républicains qui ont tant fait pour préparer sa venue, veilleront sur elle.

DANS CE NUMÉRO :

- Pierre PARAF : Avec la venue du printemps (page centrale).
- Pierre STIBBE : L'avenir des juifs d'Algérie (page 5).
- Jacques TOUTAIN : Les malheurs de « Judiciaire » (page 5).
- Brigitte MASSIN : La vieille chanson (p. 5).
- Paul CHAUCHARD : A la lumière de la science (page 9).
- Jean BRUHAT : Civilisation, colonisation et racisme (page 9).
- Lucien SEVE : A propos d'une réédition (p. 10).
- P.-F. LACROIX : L'Afrique et le phénomène littéraire (page 11).
- Armand GATTI et Jean MICHAUD : Deux scènes de « l'Enclos » (page 12).

Ce mois-ci...

14-II. — L'O.A.S. provoque une quarantaine d'explosions dans le quartier musulman d'Oran.

• Treize attentats au plastique en quarante-huit heures dans la région parisienne.

15-II. — Dix attentats O.A.S. à Paris.

• 205 armes de guerre et un stock important de munitions volés à la caserne des douanes d'Oran par un commando O.A.S.

16-II. — Manifestations antifascistes à Paris, Nanterre, Pau.

18-II. — Un commando O.A.S. s'introduit au Val-de-Grâce et tue un gendarme.

• Huit attentats au plastique à Paris.

19-II. — Dix-huit membres de l'O.A.S. dont le commandant Souétre s'enfuient sans encombre du camp de St-Maurice-L'Ardoise.

• Après plusieurs jours de négociations les représentants du G.P.R.A. et du gouvernement français se séparent, après avoir mis au point les bases d'un accord.

• Aggression perpétrée par des aviateurs O.A.S. à Oujda, sur une base de soldats de l'A.L.N. hospitalisés.

20-II. — Alger : un commando O.A.S. bombarde au mortier un quartier algérien. 5 blessés.

• Le troisième homme de l'espace, l'Américain Glenn a fait trois fois le tour de la terre.

• Indulgence au Tribunal militaire : trois ans de prison pour le plastiquage d'une villa.

• Trois officiers en fuite, dont Sergeant, sont condamnés à mort, mais c'est par contumace.

22-II. — Le C.N.R.A. se réunit à Tripoli pour étudier le dossier des négociations franco-algériennes.

• Sept morts, douze blessés à Alger du fait de l'O.A.S.

23-II. — Après examen des textes relatifs aux négociations franco-algériennes, le gouvernement français en approuve les conclusions.

• Soixante et un attentats O.A.S. font trente morts et vingt-trois blessés en Algérie. Les tueurs à différentes reprises ont tiré sur la foule des musulmans.

24-II. — Trois kilos de plastique sur le point d'exploser sont découverts dans la salle des rotatives de l'imprimerie Poissonnière, où sont tirés « L'Humanité » et « Libération ».

• Les tueurs de Maître Popie sauvent leur tête aux Assises de la Seine.

• De jeunes plastiqueurs responsables de plusieurs attentats dont celui, qui fit perdre la vue à la petite Delphine Renard, sont arrêtés.

25-II. — Les tueurs de l'O.A.S. tirent impunément sur les musulmans à Alger : 13 morts et 6 blessés en moins d'une heure.

26-II. — Plastique à Saintes et contre « Le Figaro » à Paris.

• A Alger bilan de l'O.A.S. pour le week-end : 41 tués.

27-II. — Fin des travaux du C.N.R.A. à Tripoli. Le gouvernement provisoire de la République algérienne est mandaté afin de poursuivre les négociations en cours.

1^{er}-III. — A Oran deux bombes O.A.S. explosent dans le quartier de la ville nouvelle et font 3 morts et 50 blessés, tous musulmans.

• A Ouargla, Sidi-Bel-Abès et Constantine, les forces de l'ordre tirent sur les foules qui manifestent en faveur de l'Algérie indépendante.

2-III. — Sept attentats au plastique à Paris, dont un chez Maître Manville, membre du Bureau National du M.R.A.P.

3-III. — Maître Garrigues, avocat libéral, successeur de Maître Popie, assassiné à Alger.

• Déchainement de violences à Mers-el-Kébir. Après l'assassinat cruel d'une mère et de ses deux enfants, dont le F.L.N. affirmera par la suite qu'il a été perpétré par l'O.A.S., les « repréailles » font trente-trois morts, du côté de la Basse-Casbah.

4-III. — Cinquante attentats O.A.S. perpétrés sur l'ensemble de l'Algérie font 36 morts (dont 30 Algériens) et 717 blessés.

5-III. — « Vous devez tous partir, sinon nous tuerons l'un de vous ». L'O.A.S. menace les journalistes italiens en Algérie, et obtient leur départ sans que les autorités soient intervenues pour les protéger.

• Plastique à la Délégation générale où les dossiers activistes sont incendiés.

• Dix-sept plastiqueurs O.A.S. arrêtés à Alger après les 117 explosions du matin. Dégâts matériels très importants.

6-III. — Commando O.A.S. contre la prison d'Oran ; selon le F.L.N. 40 détenus auraient été tués et l'on dénombre 200 blessés.

7-III. — Ouverture de la conférence d'Evian, où délégués du gouvernement français et du G.P.R.A. reprennent contact en vue de l'ultime phase des négociations.

9-III. — A la caserne d'Orléans à Alger, un plastiquage tue un soldat du contingent, et en blesse deux. Les soldats manifestent dans la cour de leur caserne.

• Oran : une échauffourée met aux prises un groupe de musulmans avec les forces de l'ordre et les ultras armés. On déplore seize tués algériens dont quatre femmes.

10-III. — A 8 h. 30, une voiture piégée explose devant la Salle des Fêtes d'Issy-les-Moulineaux, où allait s'ouvrir le Congrès national du Mouvement de la Paix. On déplore 3 morts et 50 blessés.

• Au début de l'après-midi des milliers de manifestants exigent, sur les lieux, des mesures radicales contre l'O.A.S.

JUSTICE

● Une lettre de Madame Sobell

COMME nous l'avons relaté dans notre dernier numéro, Mme Hélène Sobell, épouse du physicien américain, condamné à trente ans de prison lors du procès Rosenberg, qui était venue en Europe pour plaider la cause de son mari, fut refoulée au Bourget, le 14 février dernier. La France est le seul pays d'Europe qui la considère comme « indésirable ». Elle n'a pu, de ce fait, prendre contact avec les personnalités, groupements divers et la presse, sous l'égide du Comité National pour la révision du procès Rosenberg.

Le lendemain de sa mésaventure, Mme Sobell nous a fait parvenir de Bruxelles, une lettre dont nous publions ci-dessous de très larges extraits :

HIER, j'ai quitté Bruxelles, encouragée par l'assurance que la Ligue Belge des Droits de l'Homme a décidé d'envoyer à l'ambassadeur des Etats-Unis une lettre destinée au Président Kennedy et demandant la libération de mon mari, Morton Sobell ; d'autres organisations belges se proposent de faire des démarches semblables.

« Je débarquai de l'avion au Bourget, presque joyeuse... Lorsque je tendis mon passeport et ma carte de débarquement au policier, il commença à s'agiter. Il alla parler à son chef et tous deux me prièrent de rester à l'écart.

« En dépit de ce procédé inaccoutumé, je ne m'inquiétais pas... Le policier me conduisit dans une petite pièce et me signifia que je n'étais pas autorisée à pénétrer en France et que je devais me procurer un billet de retour pour Bruxelles ou Londres.

« Je lui en demandai la raison, et il me répondit qu'il n'y en avait pas d'autres qu'un ordre du Premier Ministre. Je demandai la permission de téléphoner à mes amis de Paris, mais elle me fut refusée tout comme celle de me mettre en rapport avec Bruxelles ou Londres.

« On ne m'autorisa pas davantage à continuer sur Rome — ce qui m'aurait au moins épargné la dépense d'un retour en Belgique, que je n'avais pas prévu.

« M'étant rendue compte qu'aucun choix ne m'était laissé, je décidai de ne plus coopérer. Lorsqu'il réalisa que je n'étais en rien disposée à l'aider dans sa tâche, le policier prit mon sac et se mit à fourrager dans les lettres de mon mari, les timbres et les pièces de monnaie que je collectionne pour mon fils. Il trouva mon billet, mais le rejeta... Il se mit alors à chercher mon argent, et fut d'abord déçu de ne pas en trouver suffisamment ; il continua jusqu'à ce qu'il eut finalement ce qu'il voulait ; il me procura le billet de retour et mit la monnaie dans une bourse dont il ferma soigneusement la fermeture éclair.

« Puis les policiers me houspillèrent, m'intimant l'ordre de me diriger vers l'avion.

« J'estimai que ce n'était pas mon affaire et ils durent me porter jusqu'à l'avion sur la chaise où j'étais assise.

« Je fis des signes aux amis qui m'attendaient, leur criant : « Au revoir, au revoir ! Je regrette de ne pouvoir vous rejoindre. Aidez-moi à libérer mon mari innocent ! ».

« Ils m'enlevèrent de ma chaise, me portèrent les pieds en avant jusqu'au haut de l'escalier donnant accès à l'avion et déposèrent mes cent livres sur le dernier siège avec un grand soupir de soulagement.

« J'ai presque ri en revoyant toute la scène, alors que nous survolions ce ma-

Savoir dormir...

c'est
savoir vivre !



EN VENTE dans toutes les bonnes
Maisons de Literie et d'Ameublement et les grands Magasins.

O.A.S. et sang bleu

Je suis un vieux naïf, et je m'étonne de bien des choses. Par exemple de cette prolifération de feuilles racistes, issues de l'ex-collaboration, et qui continuent aujourd'hui, impunément, le combat que leurs rédacteurs menaient hier dans « Le Piliro », « La Gerbe » ou « Je Suis Partout ». Dans une de ces feuilles, je viens de lire un de ces grossiers petits entrefilets, mal rédigés, écrits avec du vinaigre et qui portent ce visage bien connu de la haine et de l'ignorance. Il y est question d'un de mes confrères, journaliste, qui ironisait récemment dans un quotidien parisien sur le fait que les descendants de M. de Charette dirigeaient le fameux « réseau breton » de l'O.A.S.

Ce journaliste est violemment pris à partie :

« Et pan sur ce qui reste de noblesse française, celle qui n'est pas la sienne, lui ou ses ancêtres venus d'on sait bien où en passant par l'Europe centrale... Je vous passe le style ! Je ne relève même pas l'infamie de ces propos. Je remarque tout simplement que mon confrère est fort honorablement connu pour ses nombreuses activités antifascistes, pour son glorieux passé de résistant. Peu me chaut le « sang bleu ». Je constate que la famille de Charette s'est mise à trahir dès la Révolution, soit par la chouannerie, soit en faisant appel aux armées étrangères (venues d'Europe Centrale) pour écraser la Révolution.

Que les mêmes de Charette, aujourd'hui au nom d'une « Algérie française »... dirigent avec fierté un gang d'assassins qui tue sans discernement des Français de toutes origines.

Entre le patriotisme de mon confrère et celui de M. de Charette, j'ai choisi depuis longtemps.

Oncle TOM.

gnifique Paris, berceau de la liberté. Mais c'était un rire d'amertume et de tristesse à la pensée de ce qui pouvait se produire dans cette fièvre citée.

« Sincèrement vôtre,
Helen SOBELL. »

HIER

ET AUJOURD'HUI

● Encore Larousse

Il ne s'agit pas cette fois du dictionnaire Larousse, maintes fois cité dans nos colonnes pour... mettons ses « erreurs » d'interprétation, mais de la Revue « Vie et Langage » éditée par la même maison.

Dans son numéro de février 1962, cette revue a publié une étude de Maurice Rat sur le langage et le style de Renan. Or, pour illustrer une partie de sa démonstration l'auteur de l'article n'a pas trouvé mieux que de choisir un court passage de l'« Histoire d'Israël » qui, séparé de son contexte, prend un tour nettement antisémite.

A insérer dans une anthologie concernant les médecins juifs

UN ami nous avait naguère communiqué le n° 121 du « Val de Loire Médical » (avril 1961). Page 18, un article signé M.L. n'avait pas trouvé d'argument plus probant, pour critiquer le droit de libre établissement des médecins à l'intérieur du Marché Commun, que d'énoncer textuellement ceci : « On sait ce qu'a donné un accord culturel hâtif et maladroit entre la Roumanie et la France (1). Pour quelques Jonesco et Morruzzi qui ont rapporté chez eux l'éclat de l'enseignement français nous n'avons jamais connu aucun collègue français qui choisisse la Roumanie plutôt que la France. Par contre combien avons-nous reçu, éduqué, instruit de juifs roumains qui dans la banlieue de Paris nous déshonorent en confondant médecine et épicerie. Cela suffit ! » (2).

Le même correspondant nous envoie le n° 130 du même « Val de Loire Médical » (février 1962). Page 40, sous la signature « M. Luzuy », un nouvel article apporte « des explications » sur le passage précité, lequel, dit M. Luzuy, « a soulevé une vive émotion parmi mes confrères israéliens ». Ces explications sont les suivantes : M. Luzuy, qui est un champion de la lutte contre les médecins « sociaux commerçants », c'est-à-dire, précise-t-il, contre ceux qui ont « de notre défense professionnelle une conception commerciale plus proche de l'épicerie que du sacerdoce », est connu pour n'avoir pas, sur ce chapitre, ménagé ses « sarcasmes aux médecins de tel ou tel département français et même aux dirigeants actuels de notre Confédération... ». D'où il suit « qu'il n'y avait pas de racisme ni d'antisémitisme dans mon propos ». Viennent ensuite les inévitables références (3) aux « amis », « collaborateurs » et « maîtres » que compte M. Luzuy parmi les médecins juifs.

La comparaison de ces deux textes appelle les remarques suivantes :

a) Si le texte numéro 1 n'est pas entaché de racisme, et si M. Luzuy avait à cœur d'en persuader ses confrères israéliens, pourquoi a-t-il attendu onze mois pour le faire ?

b) Si M. Luzuy a maintes fois dénoncé « l'épicerie » de confrères qui ne sont ni juifs, ni d'origine roumaine, que vaut son argument d'avril 1961 ? Exactement zéro, puisque ses fameux « sociaux commerçants » sont, de son

A l'un de nos amis qui, par lettre, protesta auprès du directeur de la revue contre cet abus... de langage, celui-ci répondit, non sans embarras et arguments spécieux, que ce texte avait été choisi uniquement pour sa spéciale valeur littéraire.

Curieux, tout de même, que dans l'œuvre immense de Renan, le collaborateur de « Vie et Langage » soit justement tombé sur ces vingt-neuf lignes qu'il intitule (assez perfidement) « étonnant raccourci de l'Israélite à travers l'histoire » !

Très raccourci, en effet !...

● Juges nazis

SELON un document publié par le « Comité pour l'unité allemande » siégeant en République Démocratique Allemande, et qui fut envoyé au Dr W. Stamberger, ministre de la Justice de la République Fédérale, 1.155 juges ayant participé aux tribunaux d'exception sous le régime hitlérien, sont toujours en place en R.F.A. Il leur est reproché 3.891 verdicts, dont 1.540 condamnations à la peine capitale. Les institutions centrales de la justice emploient 37 de ces juges, dont six au sein même du Ministère fédéral. Le comité pour l'unité allemande affirme détenir tous les dossiers concernant ces juges.

propre aveu, indistinctement de toutes origines et confessions. On se demande alors quel état d'esprit a pu conduire le polémiste qu'est M. Luzuy à choisir, pour combattre le « Marché Commun médical », une si piètre raison.

c) La seule manière, en tout cas, pour M. Luzuy, d'ôter toute ambiguïté à son comportement, consiste à ne pas recidiver dans le sens de son texte numéro 1. Il peut, à cet égard, être informé ici de ce que les militants du M.R.A.P. seront vigilants.

- 1) Accord antérieur à 1914.
- 2) Souligné par nous, « D.L. ».
- 3) Voir la défense de Capgras dans l'affaire « Dimanche-Matin ».

DROIT ET LIBERTÉ

MENSUEL

30, rue des Jeûneurs - Paris (2^e)

Tél. : GUT. 09-57

Tarif des abonnements

FRANCE :

Un an : 7,50 NF

Abonnement de soutien : 15 NF.

ETRANGER

Un an : 12 NF

Compte Ch. Post. : 6070-98 Paris
Pour les changements d'adresse envoyer 60 fr. et la dernière bande.

EN BELGIQUE :

On peut se procurer « Droit et Liberté » ou s'abonner au « Cercle Culturel et Sportif Juif », 51, Bd du Jardin-Botanique, à Bruxelles. Les versements peuvent être effectués au C.C.P. 278947, de M. S. Gutman, Bruxelles.

Le numéro : 10 francs belges.

L'abonnement annuel : 100 FB.

Abonnement de soutien : 150 FB.

Journal composé et imprimé par des ouvriers syndiqués S.P.E.C. — Châteauroux
Gérante : S. BIANCHI.

RADIO

● Jean Nocher nous écrit...

A la suite de l'article paru dans notre dernier numéro, sous la signature de Henri Bulawko et qui commentait certains propos de Jean Nocher, ce dernier nous a envoyé la lettre suivante, avec ses sentiments distingués :

« Votre collaborateur Henry Bulawko prétend que « j'aurais condamné les mœurs « arriérées » (sic) des peuples sous-développés » et ce dans un de mes « En direct avec vous » quotidiens de 20 h. 23, le 8 janvier, précise-t-il.

« Or, il n'y a pas trace de cette formule dans mon émission du 8 janvier 1962, et j'ai toujours dit précisément le contraire : j'ai la plus grande sympathie pour les peuples à l'état de nature et j'ai souvent regretté qu'on leur impose sans précaution un prétendu progrès qui n'est qu'un retour à la barbarie.

« M'accuser enfin de racisme, c'est méconnaître que j'ai passé quinze mois, au service de la Liberté, dans les prisons de la Gestapo et que je suis titulaire d'une des six premières Médailles de la Résistance française accordée aux pionniers de la lutte contre Hitler.

« N'en déplaise à votre collaborateur dont j'aimerais connaître les états de services similaires et qui me paraît donner dans un autre racisme en identifiant la civilisation européenne aux fours crématoires et aux « ratonnades » (sic), alors que certains Arabes d'Afrique du Nord ont massacré 15.000 innocents en instituant leur terrorisme. »

Jean NOCHER.

● La réponse d'Henry Bulawko :

A entendre Jean Nocher sur les antennes de la R.T.F., je me suis souvent demandé s'il n'en faisait réellement qu'un avec l'animateur « révolutionnaire » des Jeunes Equipes Unies pour une Nouvelle Economie Sociale (J.E.U.N.E.S.).

Un homme qui a passé si allègrement d'un extrême à l'autre, ne saurait justifier son attitude présente par l'évocation d'un passé aussi glorieux soit-il.

Je suis obligé de maintenir mes affirmations quant aux propos tenus au cours de l'émission en cause. Si ces termes ne figurent pas dans le texte que possède Jean Nocher, c'est que celui-ci a dû se laisser entraîner par son élan oratoire. Ce n'est d'ailleurs pas la première fois que j'ai relevé une certaine hargne dans ses propos, même quand il s'abritait derrière son amitié pour les juifs pour vitupérer d'autres communautés ethniques.

La barbarie des uns ne saurait justifier celle des autres, mais il faut se garder — au lendemain des horreurs accumulées au cours de la seconde guerre mondiale — de s'ériger en censeur des peuples sous-développés.

Je suis prêt, bien entendu, à confronter mes états de services avec ceux de Jean Nocher, mais est-ce là un argument très sérieux ?

Pour sa gouverne, qu'il sache que ni la résistance, ni hélas la déportation ne me sont étrangères.

Pour le reste, je renvoie le lecteur à certain passage de la lettre de Jean Nocher (« j'ai la plus grande sympathie pour les peuples à l'état de nature et j'ai souvent regretté qu'on leur impose sans précaution un prétendu progrès, etc. ») dont les termes ne font que confirmer notre impression première.

H.B.

A JOUTONS, pour notre compte :
1°) Que l'expression « les peuples à l'état de nature » digne de la littérature du 18^e siècle sur le « bon sauvage » et sans nul doute l'indice d'un complexe de supériorité raciale qui dénote une belle ignorance de l'histoire.

2°) Que nul « n'impose » aux dits peuples le progrès, mais que ce sont eux qui y aspirent et se battent, l'indépendance une fois acquise, pour essayer de combler un retard technique que la colonisation a soigneusement entretenu.

3°) Que si M. Nocher voulait s'instruire au point de savoir pourquoi dans les guerres d'indépendance les innocents (pourquoi 15.000 ?) payent comme les coupables, un peu de lectures historiques lui rendrait un éminent service. Le tout est de savoir si M. Nocher tient à être documenté.

4°) On peut malheureusement observer que le général Salan, chef suprême de l'O.A.S., est « le plus décoré » des généraux français et que certains de ses adjoints et subordonnés le sont aussi — y compris de la médaille de la Résistance. Cet exemple prouve que d'une façon générale, l'attitude passée, à une époque déterminée, n'est pas obligatoirement garante de l'attitude présente de certains personnages.

D'ailleurs ces comparaisons des titres et des décorations ont un côté puéril et légèrement à « l'état de nature ».

D.L.

POSITIONS

● Pour que dans 10 ans...

Mme Marcelle Auclair, publie dans « Marie-Claire » de février, un excellent article intitulé : « Les races ».

Après une introduction, où le racisme cherche dans le Larousse ses définitions (tendancieuses), l'auteur nous livre quelques tests et anecdotes, qui risquent d'embarrasser bon nombre de Français et veut leur faire toucher du doigt « leur racisme honteux ou inconscient ». S'appuyant sur les biologistes, elle récusé le mot race et démontre scientifiquement qu'il n'y a en fait que des groupes issus d'une même origine : L'homme sapiens. Faisant l'apologie des races qui ont fait l'objet de discrimination raciale, elle dresse l'apport important que nous leur devons sur tous les plans.

Et, forte du lourd dossier antiraciste qu'elle vient de mettre à notre portée, Mme Auclair conclut très humainement : « Au lieu de mépriser, contribuons à favoriser l'avènement du temps où les biens de ce

monde ne seront pas l'apanage de quelques-uns : 59,5 % de la population mondiale ne mange pas à sa faim, et ces mêmes misérables s'aigrissent dans l'ignorance.

« Pour que dans dix ans, les hommes de toutes couleurs, soient capables de s'adapter à ce que nous appelons la civilisation, il faudrait quelques millions d'instituteurs. »

● Le racisme est antiscientifique

Dans un récent numéro de « La Vie Ouvrière », organe de la C.G.T., a paru une chronique d'Hilaire Cuny : « Le racisme est antiscientifique ».

Il constate : « La notion de race est une réalité, l'humanité se divise en trois grandes races principales, les blancs, les jaunes, les noirs. » L'auteur ensuite confronte les notions de race et d'ethnie et nous engage à ne pas les confondre systématiquement. « L'ethnie est, en effet, quelque chose de très différent de la race. Elle représente un groupement d'humains dont l'ensemble se caractérise certes par une ressemblance somatique (blancs, jaunes, noirs), mais qui se distingue surtout par une langue, une culture, et des réactions psychologiques communes, toutes dues à une éducation schématiquement identique. »

Dépouillant le problème de son faux idéalisme, à la Nietzsche ou Gobineau, l'auteur nous rappelle le matérialisme sordide et intéressé qui se trouve à la base de l'idéologie raciste toujours celle « de l'exploiteur menacé dans ses privilèges par la révolte des opprimés ».

Hilaire Cuny termine son article en précisant « qu'il n'existe pas d'infériorité raciale à la leur de l'anthropologie. Il n'existe que des infériorités culturelles individuelles ».

La faim, le manque d'instruction, dénotent bien souvent, toute possibilité de développement intellectuel.

● Cinéma et fraternité

Une expérience fort intéressante a été tentée le mois dernier par le cinéma « Le Floride ». Pendant quinze jours, cette salle a projeté des films dont le contenu antiraciste est évident. La première semaine : « La Pyramide humaine » de Jean Rouch et « Sapphire » de Basil Dearden, la seconde semaine « Moi un noir » de Rouch et « Come back Africa » de Lionel Rogosin.

Ces films ont donné lieu à de multiples discussions entre le public et des critiques cinématographiques au cours de débats passionnants. Cette expérience, qui sera renouvelée, a obtenu un vif succès.

D'autre part, dans le cadre de cette quinzaine, une projection spéciale fut organisée pour la jeunesse des lycées, sous l'égide du Centre de Liaison des Educateurs contre les Préjugés Raciaux.

VOUS DITES ? "DROIT ET LIBERTÉ" répond aux mensonges racistes

D'étranges défenseurs...

Je dis mon admiration aux résistants chrétiens, juifs et musulmans...

Voilà qui commence bien : on pense à l'union exemplaire qui s'est tissée entre tous les combattants — sous l'uniforme et en civil — de toutes origines et confessions qui ont lutté ensemble contre l'occupant hitlérien. Mais il convient de compléter la phrase et d'en indiquer l'auteur. Complétons donc : « Je dis mon admiration aux résistants chrétiens, juifs et musulmans de l'Algérie française ». Signé : Lucien Rebatet, dans « Rivarol » du 1^{er} mars 1962.

Cette fois, on a compris, et il faut plaindre une cause qui doit se justifier de recueillir l'approbation d'un Rebatet, l'une des plumes les plus méprisables de la collaboration (« Je suis partout », « Les décombres », etc...), à tel point que les Vichyssois maréchalistes qui se voulaient distincts des éléments pro-allemands, regardaient un tel personnage comme un nazi forcené.

Aussi, certains milieux juifs feront-ils bien de réfléchir avant de se déclarer « pour l'Algérie dans la République » ; ils s'exposent à voir un Rebatet écrire, à propos de deux juifs oranais tués par une patrouille de zouaves : « ces deux jeunes juifs qui nous appartenaient ». (« Rivarol ») du 4 janvier 1962.

Signalons, à ce propos, cette préoccupante réflexion de Serge Bromberger, dans « Le Figaro » du 10 janvier, à propos des troubles incessants d'Oran :

« L'intervention de commandos juifs réagissant à l'inspiration du gouvernement israélien allant dans le même sens que l'équipe Susini, semble avoir aussi joué son rôle » (même information dans « Paris-Match » du 20 janvier).

Un porte-parole du ministère israélien des Affaires étrangères a aussitôt démenti.

Que des Juifs — qu'ils soient Oranais, Parisiens ou de Tel-Aviv — puissent commettre l'erreur monstrueuse de se laisser entraîner, par passion colonialiste, par aveuglement politique, à faire ne serait-ce qu'un bout de chemin avec les racistes de l'O.A.S., avec les amis d'un Rebatet qui a exalté — et qui continue — l'œuvre de « salubrité » accomplie par Hitler et ses massacreurs dans les chambres à gaz d'Auschwitz, voilà qui dépasse l'entendement.

A l'aube du 5 mars, l'OAS a commis entre 117 et 137 (selon les estimations) attentats au plastic contre des magasins appartenant, en majeure partie, à des commerçants algériens musulmans, mais aussi à des Français libéraux et à pas mal de Juifs, tous réfractaires à l'impôt-racket de l'O.A.S. Cette union dans la dévastation doit être plus forte que tout, contre les bandes qui commettent de tels crimes et leurs soutiens, y compris la pègre sanglante de l'Internationale néo-nazie.

Si non, il n'y aurait plus, pour les Juifs d'Oran et d'ail-

leurs, qu'à se rallier aux conseils de Xavier Vallat lui-même qui, dans « Aspects de la France » du 8 février dernier, publie un article en majeure partie consacré à nier la possibilité de garanties pour les minorités.

« Quand vous avez fait le tour de la question, vous vous apercevez que les demandeurs de garanties n'ignorent point qu'on n'en peut obtenir de sérieuses et que le choix entre la valise et le cercueil resterait le lot de tous les Français d'outre-Méditerranée, qu'ils soient juifs chrétiens ou musulmans ».

Cette sollicitude pour les juifs d'Algérie venant de l'ancien Commissaire aux questions juives du temps de Laval et Darnand, dépasse en impudence toutes les limites imaginables. Xavier Vallat s'y connaît sans nul doute en matière de statut des minorités, surtout juives, lui qui édicta les mesures discriminatoires visant les juifs de France afin de les « mettre en condition », à une phase de l'infamie processus qui devait conduire plus de cent mille d'entre eux à leur dernier voyage.

Roger MARIA.

DES FAITS qui donnent A PENSER...

■ RIVESALTES REMEMBER ! Quelques jours avant que ne s'engage la conférence d'Evian, le gouvernement français transformait l'ancien camp militaire de Rivesaltes (Pyrénées-Orientales), en camp pénitentiaire dépendant du ministère de la Justice destiné à recevoir trois mille détenus musulmans condamnés pour délits de droit commun ou actes se rattachant aux affaires d'Algérie. Beaucoup de nos amis n'oublient pas que Rivesaltes fut, pendant l'occupation nazie, un lieu de souffrances pour beaucoup de juifs étrangers, d'Espagnols et d'émigrés de toutes nationalités.

■ CHANGEMENT DE NATIONALITE. Séjournant en Italie, M. Soustelle, de l'OAS et autres lieux a affirmé : « J'aimerais mieux renoncer au titre de Français que d'approuver, fut-ce par mon silence, ce que je considère comme un crime monstrueux » (La paix en Algérie, NDLR). Bonne note est prise.

■ APALOGIE DE EICHMANN. C'est le titre d'un livre que prépare actuellement l'écrivain raciste Rassinier, dont l'œuvre entière fut consacrée à la « réhabilitation » du régime nazi.

■ COEXISTENCE. A bord du « France », il existe une chapelle « non consacrée » et conçue de telle manière qu'elle peut servir tour à tour d'église, de temple ou de synagogue.

■ UN « MALHEUR NATIONAL » QUI COUTE CHER : LE RACISME. Les conseillers économiques du président des Etats-Unis viennent de remettre à la Maison-Blanche un rapport dénonçant la discrimination raciale comme « un malheur national ». « La discrimination, écrivent-ils, inflige des dommages humains et sociaux incalculables à un grand nombre de nos concitoyens. En outre (...) elle inflige une perte économique au pays. »

■ L'HISTOIRE INTERDITE. La censure cinématographique de Chypre vient d'interdire la projection du film d'Otto Preminger, « Exodus », dont l'action se déroule en grande partie dans l'île. Prétexte invoqué : le film comporte des « actes de cruauté » décrits avec trop de réalisme. Les cypristes qui savent à quel prix s'obtient l'indépendance d'un peuple, s'étonnent de cette curieuse décision.

■ ILS ONT AUSSI LEUR « LAROUSSE ». « L'Oxford Dictionary », diffusé dans les pays de langue anglaise comporte de bizarres définitions. C'est ainsi qu'au mot « juif », un théologien de Détroit a relevé ces « comparaisons » : « Vil usurier » ; « qui se livre à toutes sortes de trafics » ; « riche comme... », etc... L'unique définition de « Moïse » est celle-ci : « surnom d'un usurier juif ». « L'Oxford Dictionary » aurait accepté de modifier cette dernière définition, mais se refuse obstinément à supprimer les autres, qui bénéficieront d'un additif dans les prochaines éditions : « employé dans la langue vulgaire ». On ne le leur fait pas dire...

■ NAZIS AUX USA. Viorel Trifa, connu depuis 1950 sous le nom d'Evêque Valerian, vit confortablement aux Etats-Unis, comme prêtre de l'église orthodoxe roumaine. Pogromiste « réputé » s'illustra notamment en 1941 à Bucarest. Cet ex-dirigeant de l'union nationale des Etudiants chrétiens a été condamné à la réclusion perpétuelle par un tribunal militaire roumain. Mais les USA refusent de l'extrader. Ils ont refusé également d'extrader le yougoslave Artukovic, accusé par le gouvernement de Belgrade d'avoir donné l'ordre d'exterminer des milliers de citoyens yougoslaves, juifs, serbes, gitans et croates. Il est l'auteur de plusieurs décrets sur la « pureté raciale ». Il se dore aujourd'hui sous le soleil de Californie.

■ LES PETITES ECONOMIES. Lu, dans « Le Canard enchaîné » du 28 février cet écho.

« Un ami du Huron est allé récemment solliciter un poste de professeur d'anglais à l'académie Gaya. On l'y a fort aimablement reçu, et on l'a prié de remplir une fiche. Le postulant a été fort surpris de trouver, parmi les renseignements sollicités ces deux interrogations : Quelle est votre religion ? Quelle est votre race ? Aryenne ou sémite ?

— « Le préposé aux écritures lui a tout aussitôt expliqué la chose.

« — Que voulez-vous, lui a-t-il dit, cette fiche date du temps de l'occupation nazie, alors...

« On n'en tombe pas moins sur les fesses. »



Fanny DEWERPE notre amie

Il y a un peu plus d'un mois, avec sept autres antifascistes, notre amie Fanny Dewerpe mourait victime de la répression policière déchaînée contre les milliers de manifestants qui, le 8 février, avaient voulu se rassembler place de la Bastille, à l'appel des syndicats et des organisations démocratiques, pour protester contre les attentats criminels de l'O.A.S.

Fanny savait ce qu'était le fascisme. Petite fille encore, elle avait porté l'étoile jau-

Par
Armand DYMENSTAJN

ne et pour échapper aux rafles, à la déportation, elle s'était cachée avec ses parents.

Ces terribles années d'occupation avaient profondément marqué son âme d'enfant et depuis lors elle aspirait de tout son être à un monde fraternel qui serait à jamais débarrassé du fascisme et du racisme.

Fanny Dewerpe, avait participé, en 1949, à la première Journée Nationale, organisée par le M.R.A.P. (c'était au Cirque d'Hiver), ainsi qu'à plusieurs des suivantes. Et l'on comprend que, cette année, son père, M. Kopciuch, figure parmi les signataires de l'appel pour les assises antiracistes du 10^e arrondissement.

En 1951, Fanny avait épousé André Dewerpe, dont le frère avait été tué à 25 ans par les nazis en 1944, en Charente-Maritime.

Le jeune couple était de toutes les manifestations républicaines. Ils s'adoraient l'un l'autre.

Un enfant, le petit Alain était venu éclairer ce foyer charmant et simple, qui souriait à la vie.

C'est alors que le malheur fondit sur Fanny ; en 1954 son compagnon si cher décédait brusquement d'une tumeur au cerveau, provoquée probablement par un matraquage policier dont André avait été victime le 28 mai 1952.

Elle restait seule avec son bébé.

Elle surmonta sa douleur. Avec cette fermeté d'âme qui la caractérisait, elle se consacra à l'enfant, gardant au cœur une meurtrissure ineffaçable.

C'est parce que Fanny voulait que son fils et tous les enfants grandissent dans un monde pacifique qu'elle haïssait les assassins de l'O.A.S. ; c'est parce qu'elle voyait que tous les anciens vichystes, que tous les antisémites, tous les racistes sont les apologistes et les complices de l'O.A.S. qu'elle réclamait, avec l'ensemble du peuple français, qu'on mette fin à cette mansuétude envers les criminels qui venaient de défigurer à jamais la petite Delphine, une enfant de quatre ans.

Fanny repose maintenant près de son compagnon dans le petit cimetière de Montfermeil. Mais pour tous les amis elle reste vivante dans leur cœur.

Une soirée d'hommage

Une soirée solennelle d'hommage à Fanny Dewerpe a eu lieu le 15 mars, à Paris, salle de l'Entrepôt, sur l'initiative du M.R.A.P. et de diverses autres organisations : U.J.R.E., Union des Sociétés Juives, anciens des « Cadets », association de jeunesse à laquelle Fanny avait appartenu.

Sous la présidence de M^e Armand Dymenstajn, membre du Bureau National du M.R.A.P., qu'entouraient un certain nombre de nos amis, dont M. Imergluk et A. Chil, également membres du Bureau National, diverses personnalités ont pris la parole : Pierre Paraf, président de notre Mouvement ; Alfred Grant, M^e Charles Lederman, ainsi qu'un représentant du Comité antifasciste du 10^e arrondissement.

La foule, qui emplissait la salle, applaudit longuement les délégués du comité intersyndical (C.G.T., F.O. et C.F.T.C.) du Comptoir National d'Escompte, qui a décidé d'adopter le petit Alain Dewerpe.

La soirée s'est terminée par une émouvante partie artistique.

Chez M^e MANVILLE

COMBIEN étions-nous ? Vingt ?... Trente ?... Tous les membres présents à Paris du Bureau National du M.R.A.P. Les jeunes dirigeants du Club Amitié. Des amis accourus, qui affluaient sans cesse. Il avait fallu laisser ouverte la seule porte encore intacte ; les courants d'air soufflaient dans le petit salon, du couloir béant à la fenêtre brisée.

Au milieu de l'appartement froid, dévasté par l'attentat de la veille au soir, notre groupe animé, chaleureux, que Marcel Manville dominait de sa haute stature. On se félicitait que tout le monde fût sain et sauf dans la maison, et c'était l'essentiel. Répondant aux questions qui fusaient, Marcel et sa femme, Evelyne, racontaient une fois de plus détail par détail, ce qui s'était passé : le léger bruit entendu sur le palier quand le plastiqueur avait déposé son paquet ; le sang-froid d'Evelyne et de l'amie qui se trouvait là, et qui, ouvrant porte et fenêtres pour laisser le champ libre à la déflagration, évitèrent le pire, ayant tout juste le temps de se jeter à terre, dans ce petit salon précisément...

La sonnerie du téléphone, l'arrivée de nouveaux amis interrompaient à tout instant le récit, coupé d'exclamations et d'embrassades. Et cela faisait chaud au cœur d'entendre éclater le rire de Manville, ce rire familial, fort et confiant, qui soudain pétrissait son visage tout entier de lumineuse et virile bonté.

Cette scène, sans doute, les plastiqueurs ne la comprendraient pas. Ce qui compte pour eux, c'est la paye après le meurtre, le prix du sang. Ce que veulent leurs chefs c'est le silence de la peur, la résignation devant leurs crimes. Ils avaient certes fait tout le nécessaire pour tuer : l'énorme explosion a arraché toutes les portes de l'immeuble, troué deux paliers ; c'est un hasard s'il n'y a pas eu de victimes, et ils ignoraient que le bébé de Marcel et Evelyne, le petit Yves, ne se trouvait pas dans l'appartement... Mais visiblement, une fois encore, ils ont échoué dans leur tentative d'intimidation. Ils ne sont parvenus qu'à susciter davantage de colère, qu'à fouetter la combativité de ceux qui entendent écarter de notre pays la honte et l'horreur du fascisme.

Que l'O.A.S. s'en prenne à des hommes tels que Manville n'a rien d'étonnant. Avocat, il s'est mis délibérément

L'OAS A VOULU TUER

au service de la justice ; il est de ceux qui ont accepté de défendre devant leurs juges, des Algériens traqués, contribuant à tisser par delà les haines, les brimades et les violences, l'amitié, la fraternité de demain. Militant, il lutte depuis l'âge de raison pour que les hommes se comprennent mieux ; membre du Bureau National du M.R.A.P., il combat quotidiennement l'odieux racisme et ceux qui n'hésitent pas à le provoquer. Voilà ce que l'O.A.S. ne peut admettre.

Mais ce qui étonnera certains, c'est l'attitude des pouvoirs publics. Il y a plusieurs semaines déjà, qu'ayant reçu de l'O.A.S. des lettres de menaces, Marcel Manville avait porté plainte. Rien n'avait été fait pour le protéger. En revanche, un imposant appareil policier était déployé devant sa maison, le lendemain de l'attentat, face aux antifascistes du quartier venus manifester leur indignation et leur solidarité. Et le meeting de protestation organisé par divers groupements antillais fut interdit, sans autre forme de procès.

Une semaine après le crime, je suis revenu voir Marcel et Evelyne. Le tapis de l'escalier était encore blanc de poussière de plâtre. Une porte d'entrée neuve avait remplacé le rideau mis en hâte après l'explosion. A de nouveaux détails, j'ai mieux compris encore le danger qu'avait couru ce foyer heureux de militants.

Nous avons examiné ensemble le volumineux dossier intitulé « Plastiquage ». Avec émotion, j'ai lu ces dizaines de lettres envoyées par des amis connus et inconnus, des clients, des organisations et syndicats, les comités locaux du M.R.A.P. : témoignages d'admiration et d'amitié, mais aussi d'une ferme volonté de lutte et d'union. Peut-être pourrions-nous former la chaîne avant qu'il ne soit trop tard !...

De ce dossier précieux émanait l'espoir, naissait une certitude... Non, le fascisme ne passera pas !

Albert LEVY.



Marcel et Evelyne Manville, et le petit Yves

Entre la vie et la mort, une autre victime du 8 février :

Mohamed Aït SAADA

M OHAMED AIT SAADA s'ajoute à la longue liste des victimes du 8 février 1962. Près de la place Voltaire, alors qu'il criait « Paix en Algérie » et « O.A.S. assassins », il fut littéralement lynché par une charge policière. Les matraqueurs s'acharnèrent d'autant plus sur lui qu'il a la peau bistre et qu'il est Algérien. Ensanglanté, les vêtements déchirés, il fut ramassé comme mort, sur le pavé de Paris. Mais c'est solide, le corps d'un homme ! Et Mohamed vivait encore. Cependant il n'est pas sorti du coma où l'ont plongé les coups meurtriers...

aveugles cherchant en vain une présence :

— Certes, il y a quelques progrès, depuis le jour où on l'a conduit à l'hôpital. Son cœur et sa respiration s'améliorent. Il fallait le voir : son visage était bleu, bouffi, son cou portait des traces de strangulation. Il haletait...

Mais maintenant il souffre. Souvent, au

cours de crises épouvantables, il pousse des cris déchirants. Il semble se protéger, comme s'il recevait toujours des coups. Lorsqu'il hurle ainsi je ne crois plus en rien...

La jeune femme se tait. Je n'ose plus la questionner, lui faire raconter sa vie, son amour... Les couples heureux n'ont pas d'histoire.

Une guerre déchire deux communautés. Mais un Algérien et une Française se rencontrent, s'aiment, ont un enfant. Ils rêvent d'un bonheur nouveau, espérant beaucoup de la future Algérie libre. On peut construire son bonheur, près d'Orléansville, comme ailleurs...

Madeleine se lève, tire d'un tiroir une photo de Mohamed. Elle parle de lui. Un homme stable, pondéré, travailleur. Ses collègues de travail, au Métro, ont confirmé par leurs témoignages, après son hospitalisation, ce portrait que Madeleine nous trace...

Jusqu'à présent le couple avait un peu vécu en « vase clos » comme on dit. Ce qui lui évitait de subir certains regards désobligeants, certaines réflexions imbéciles.

Aujourd'hui, une chaude solidarité s'est installée autour de Madeleine : la générosité du Secours Populaire Français, celle des camarades de travail de Mohamed. Sur le plan matériel, elle ne manque de rien. Le père de M. Aït Saada, prévenu de l'état de son fils va quitter la Kabylie pour venir le voir. Son frère est là. Toute une famille, déchirée de douleur, attend avec un ardent espoir, sa guérison.

Mais le silence d'une chambre de la Pitié est parfois troublé par les hurlements de cet homme qui voulait la paix et la joie de vivre.

H. J.



Madeleine et Yasmîna

La vieille chanson

par Brigitte MASSIN

Mme Brigitte Massin, dont on connaît les brillants ouvrages historiques (sur Robespierre et Mozart notamment) qu'elle a écrits en collaboration avec Jean Massin, nous a adressé ce beau poème. Nous l'en remercions vivement.

ÇA commence en secret et personne ne se doute que l'ennemi se cache au cœur de la redoute. C'est comme en tapinois que de pâles inscriptions chuchotent le retour d'une ancienne chanson.

REGARDE, c'est écrit : « Tous les Juifs au ghetto » et sur le mur voisin : « communistes au poteau ». Entends déjà au loin, c'est bien la vieille chanson enrichie d'un slogan : « A mort tous les rats ».

QUE dis-tu, toi qui passes ? que c'est un jeu d'enfant. Ta mémoire est bien courte si tu oublies ces temps où nos rues résonnaient du bruit de la chanson, cela méritait-il vraiment ton attention ?

QUE dis-tu, toi David, mon aîné de souffrance ? Le crois-tu revenu le temps de la patience ? Il prie Dieu pour les siens le rabbin Aaron, car lui l'a reconnue, l'éternelle chanson.

LE temps n'est plus aux rêves, ô homme arrache toi à cet amour douillet qui veille sous ton toit. Ecoute ce bruit que font les portes des prisons grinçant sous les clameurs de la vieille chanson.

AUX sourds d'aujourd'hui, je crie la vérité c'en est fini demain de notre liberté si nous restons muets alors que les clairons hurlent pour notre mort l'actuelle chanson.

1^{er} février 1962.

LES MALHEURS DE « JUDICIAIRE »

L'EXPERIENCE politique du siècle dernier et de ce siècle a prouvé que le principe de la séparation des trois pouvoirs restait un des principes les plus sages nés de la Révolution française. Trois petites filles modèles : Législatif, Exécutif et Judiciaire. Trois petites filles jumelles qui, si elles savent vivre dans le respect de chacune, assurent l'existence de leur aînée, la Démocratie.

Mais il suffit que l'une vive aux dépens des autres pour que l'équilibre se rompe, pour que la Démocratie disparaisse.

Il est incontestable qu'en 1962, les trois petites filles ne sont plus jumelles. L'une

par

M^e Jacques TOUTAIN

n'existe plus. Une seule a prospéré, l'Exécutif, qui est devenue la sœur abusive, absorbant tout, dirigeant tout, en tentant de tout diriger. Le Judiciaire lui-même est atteint et fait figure de parent pauvre.

L'opinion du grand public, il faut le reconnaître se soucie peu de ces principes. Le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, la défense des libertés individuelles, la séparation des pouvoirs, apparaissent comme des mots vides de sens. Pourtant, il suffit que les conséquences s'en fassent sentir pour que chacun comprenne enfin la réalité et la valeur de ces grands mots.

Les libertés judiciaires préoccupent peu de gens, jusqu'au jour où le droit est bafoué avec toutes les conséquences qui en résultent. Il en fut ainsi sous l'occupation.

Aujourd'hui, le Judiciaire se voit encore atteint dans ses principes : gardes à vue prolongées, impossibilité pour les témoins d'expliquer le pourquoi et le comment de certains faits, juridictions d'exception dé-

pendant beaucoup plus de l'Exécutif que du Judiciaire ; arrestations, poursuites d'avocats, en raison des causes qu'ils défendent, et même, aujourd'hui, assassinats des défenseurs...

Le Code d'instruction criminelle est fait pour défendre l'innocent. Mais l'Exécutif le considère comme le Code qui défend le criminel. Or, qui apparaît comme criminel aux yeux de l'Exécutif ne l'est pas forcément aux yeux du Judiciaire.

La loi pénale est là pour permettre l'appréciation objective du Judiciaire. L'Exécutif cherche donc sans cesse à restreindre cette loi pénale. Et la défense des innocents recule chaque jour un peu plus.

L'égalité des droits (encore un mot !) c'est fait non seulement pour les personnes, mais aussi, et peut-être surtout, pour les pouvoirs.

Lorsque chacun des trois pouvoirs essentiels aura retrouvé son indépendance et la plénitude de ses attributions, alors, mais alors seulement, pourrions-nous envisager de parler d'un autre mot : celui de Liberté.

PLASTIC et ANTISEMITISME

POGROME se dit aujourd'hui « ratonade ». Et le racisme exacerbé des ultras d'Algérie éclate chaque jour, atroce, dans les massacres systématiques de musulmans, abattus dans les rues d'Alger ou d'Oran, comme un gibier, sans d'ailleurs que les autorités s'interposent efficacement.

Mais le racisme est un tout. Et, à maintes reprises, l'O.A.S. a manifesté également sa haine des juifs, que certains de ses dirigeants essaient pourtant de séduire par ailleurs. A vrai dire, la nature prend forcément le dessus, et on ne peut empêcher que les anciens S.S. de la Légion ou les nerfs de « Jeune Nation », devenus tueurs à gage et propagandistes de « l'Algérie Française » n'exhalent leurs véritables sentiments.

Cette unité du racisme, elle apparaît, par exemple dans un tract ronéotypé que vient de recevoir diverses personnes à Paris et qui est intitulé : « Que veut l'O.A.S. » On y trouve toute « l'argumentation » à laquelle nous ont habitués Poujade et ses pareils. Il y est dit, par exemple que « de-

L'avenir des juifs d'Algérie

CE n'est pas sans émotion que j'écris ces lignes, car je pense qu'à l'heure où elles paraîtront, l'affreuse guerre d'Algérie, marquée par sept ans, quatre mois et quinze jours d'horreurs et d'atrocités aura pris fin.

Le peuple algérien aura recouvré son droit à l'indépendance et à la dignité. Certes, l'action criminelle de l'O.A.S. pourra encore causer bien des deuils mais il ne s'agira plus que d'actes individuels de tueurs ; le conflit qui opposait le gouvernement de la nation colonisatrice à la nation colonisée aura cessé. La voie sera ouverte à l'édification d'une Algérie nouvelle et fraternelle, coopérant loyalement avec la France tout en l'unissant aux autres nations maghrébines et africaines.

Quelle sera, dans cette Algérie indépendante à majorité musulmane, la place des israélites ? Ce problème que « Droit et Liberté » me demande de traiter, a déjà donné lieu à des nombreuses controverses au cours desquelles se sont fait jour certains malentendus qu'il importe

Par

Pierre STIBBE

de dissiper. Les israélites algériens ne sont ni des Européens, ni des musulmans. Ils sont, pour la plupart, soit de très anciens immigrants dont la venue au Maghreb est antérieure à celle des Arabes, soit même des Berbères judaïsés. Leur niveau de vie et leur culture se rapprochent cependant de ceux des Européens auxquels le décret Crémieux les a assimilés dès 1870. Un certain nombre d'entre eux sont d'ailleurs, depuis un siècle, venus se fixer en France où ils ne se distinguent pas des autres Français. En Algérie, par contre, ils ont été l'objet de féroces campagnes antisémites de la part d'éléments réactionnaires de la minorité européenne, et ont souvent été protégés par les musulmans, encore que la tactique des antisémites ait souvent consisté, dans le passé, à dresser les musulmans contre les juifs.

DEPUIS le début de la Révolution algérienne, des juifs algériens se sont trouvés dans les deux camps : les uns ont appuyé, soutenu le combat du F.L.N., d'autres se sont trouvés dans les rangs des activistes ; certains, enfin, notamment parmi les intellectuels se sont joints aux Européens libéraux.

Le F.L.N., de son côté, a toujours proclamé que la Révolution algérienne n'était pas une guerre de religion, mais une lutte nationale soulevant tout un peuple contre l'oppression coloniale. Dès le 20 avril 1956, la plate-forme élaborée au Congrès de la Soumman déclarait : « La Révolution algérienne a montré, par les actes, qu'elle mérite la confiance de la minorité juive pour lui garantir sa part de bonheur dans l'Algérie indépendante ».

A maintes reprises, depuis lors, les dirigeants nationalistes ont déclaré que

les israélites avaient tous vocation à la nationalité algérienne au même titre que les musulmans. « Dans l'Algérie de demain un musulman n'aura pas plus de droits qu'un israélite », m'a déclaré un jour une personnalité du F.L.N. qui en 1956 à Alger s'était particulièrement consacrée à la recherche des contacts avec les milieux juifs.

Or, cette affirmation de fraternité a été prise par certains israélites algériens et français comme une manifestation d'hostilité. « En intégrant les juifs à l'Etat algérien on veut les priver de leur droit d'option, on veut leur retirer le bénéfice du décret Crémieux » ; ce langage fort répandu dans certains milieux juifs d'Alger et de Paris est particulièrement absurde. Jamais les responsables algériens n'ont entendu interdire à un juif algérien d'opter pour la France. Par contre ils ont toujours estimé que les autorités algériennes n'auraient pas le droit de refuser la nationalité algérienne à certains israélites algériens, considérés comme autochtones, alors qu'elles pourraient la refuser à certains Européens considérés comme colonisateurs. Aujourd'hui le problème est réglé : trois ans après le référendum par lequel s'exercera le droit à l'autodétermination du peuple algérien, israélites comme européens jouiront d'un droit d'option sans restriction. Quelle solution adopteront-ils ?

SANS doute, le choix ne sera-t-il pas uniforme. Ceux qui voudront rester Français et continuer à vivre en Algérie y deviendront des étrangers. C'est leur droit ; d'autres préféreront sans doute jouir de la citoyenneté algérienne, celle de leur pays. Ils pourront en même temps continuer à bénéficier de la culture française et de leur statut personnel inspiré du droit français.

La présence d'israélites en tant que citoyens à part entière considérés comme des nationaux d'origine et non comme des immigrants dans un pays à majorité musulmane constituera une expérience d'un type nouveau qui peut s'avérer extrêmement fructueuse ; elle est susceptible de contribuer, sinon à la réconciliation immédiate, tout au moins à une meilleure compréhension et à des rapprochements futurs entre israélites et Arabes au delà des frontières algériennes. Cette hypothèse optimiste ne se réalisera que si les israélites algériens s'engagent sans réticence dans la construction de la nation algérienne.

CERTES, pour eux comme pour les Algériens de souche européenne décidés à embrasser la nationalité algérienne, cette novation de leur condition va modifier, non pas leurs habitudes de vie, car celles-ci seront respectées, mais certaines données juridiques et sans doute économiques de leur existence ; c'est là le résultat de la Révolution algérienne, comme de toute révolution qui détruit les structures acquises. Précisément parce que le mouvement nationaliste algérien a été d'inspiration nationale et révolutionnaire et non raciste ou religieuse, l'indépendance marquera un point de départ et non un point d'arrivée. Ses objectifs sociaux restent à atteindre et j'ai la conviction que les accords de coopération ne les entraveront pas plus que les accords franco-maliens n'empêchent le Mali de poursuivre son expérience socialiste. Les israélites algériens n'ont rien à redouter en tant qu'israélites de cette révolution économique et sociale qui permettra à l'ensemble du peuple algérien de sortir du sous-développement, de la misère et de l'analphabétisme. Certes, ceux d'entre eux qui ont une situation économique privilégiée seront sans doute atteints dans leurs privilèges, mais ils ne sont pas très nombreux et leur sort ne sera pas différent de celui des grands propriétaires musulmans ; rien ne leur interdira d'ailleurs de s'adapter au nouveau régime, comme cela a été le cas dans nombre d'autres pays.

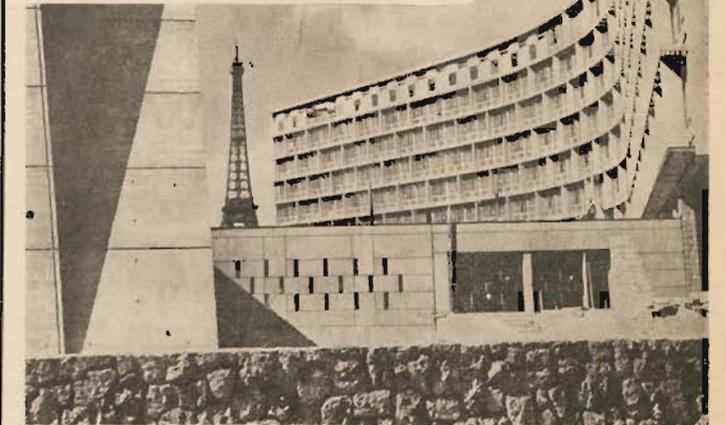
Pour la masse des israélites algériens de condition moyenne, la brève période de réadaptation et ses inévitables troubles, l'essor que connaîtra l'Algérie indépendante grâce à la mobilisation des énergies nationales et à la coopération loyale avec la France, leur permettra de développer leurs facultés en harmonie avec l'ensemble du peuple.

Leur double attachement à l'Algérie et à la culture française, leur idéal de fraternité humaine peuvent, s'ils le veulent, trouver leur expression dans l'Algérie indépendante et apporter à celle-ci une contribution fructueuse.

**DIMANCHE
25 MARS**

LA JOURNÉE NATIONALE

contre le racisme
l'antisémitisme
et pour la paix



Un grand rassemblement

C'EST à 9 h. 30 que s'ouvrira la Journée Nationale. La séance du matin durera jusqu'à midi 30. Puis les travaux reprendront à 14 h. 30 jusqu'à la fin de l'après-midi. Qui seront les participants ? Nombreux seront parmi eux les citoyens ayant pris part aux assises antiracistes locales qui se déroulent depuis plusieurs semaines, et qui voient dans la Journée Nationale le prolongement et l'élargissement naturel de ces assises. Il y aura, en outre, les délégués des entreprises, ateliers, bureaux ou le problème du racisme a été posé ces derniers temps. Et aussi, les représentants de nombreuses associations qui ont à leur programme la lutte contre le racisme. Enfin, de nombreux antiracistes viendront à titre individuel manifester, par leur présence et leur participation, leur attachement aux idéaux démocratiques. Ils auront à cœur de contribuer ainsi au retentissement et au succès de ce grand rassemblement qui doit témoigner, avec éclat, dans la période présente, de la puissance et de la résolution des forces antiracistes dans notre pays.

Comment se rendre à l'U.N.E.S.C.O.

L'entrée de la grande salle des conférences, où se déroulera la Journée Nationale, est au 125, avenue de Suffren.

METRO : Ségur, Cambonne, La Motte-Picquet, Champ de Mars ou Ecole Militaire.

AUTOBUS : Lignes 28, 49, 80, 86 ou 92.

Les signataires de l'Appel

CHAQUE courrier nous apporte une moisson de signatures au bas de l'appel lancé par le M.R.A.P. pour la Journée Nationale du 25 mars. Elles viennent des lycées comme des usines, des universités comme des boutiques, des grandes villes et des villages, par milliers et par milliers : combattants connus et inconnus de cette grande cause : la fraternité humaine. C'est au nom de ces innombrables bonnes volontés que se rencontreront, débattront et s'engageront, dimanche prochain, à l'U.N.E.S.C.O., des antiracistes venus de tous les milieux, de tous les horizons. Nous ne pouvons évidemment pas citer tous les signataires de l'Appel. Nous avons dû choisir les plus éminents, les plus significatifs. Nous nous excusons à l'avance des oublis possibles, et soulignons que cette liste, arrêtée le 12 mars, s'enrichit quotidiennement.

MM. :
Léon LYON-CAEN, premier président honoraire de la Cour de Cassation, président d'honneur du M.R.A.P. ;
Henri LAUGIER, ancien secrétaire général adjoint aux Nations-Unies ;
René CASSIN, vice-président honoraire du Conseil d'Etat ;
Jacques MAYER, Conseiller d'Etat ;
Robert ATTULY, Conseiller honoraire à la Cour de Cassation ;
Georges SALLES, Président du Conseil des Musées Nationaux ;
Jean CASSOU, Directeur du Musée d'Art Moderne.

PERSONNALITES POLITIQUES
MM. PAUL-BONCOUR, Edouard DALADIER, anciens présidents du Conseil ; Claudius PETIT, vice-président de l'Assemblée Nationale ; Fernand GRENIER, député, ancien ministre ; André MAROSELLI, Marius MOUTET, sénateurs, anciens ministres ; Emmanuel D'ASTIER, ancien ministre ; Robert BALLANGER, Pierre VILLON, députés ; Jean PERDIER, sénateur ; Paul TUBERT, ancien député-maire d'Alger ; Jacques DEBU-BRIDEL, ancien sénateur ; Pierre DREYFUS-SCHMIDT, ancien député, maire de Belfort ; Léon HOVNIANIAN, ancien député, maire de Saint-Gratien ; Elie BLONCOURT, Robert CHAMBEIRON, anciens députés ; Jacques MITTERAND, ancien conseiller de l'Union Française ; Mme André PIERRE-VIENOT ; M. Roger COLLEDEBŒUF, ancien secrétaire particulier du président Herriot ; Mme Madeleine MARZIN ; MM. Clément BAUDOIN et MIALET, conseillers municipaux de Paris ; Jean de LORME, ancien conseiller municipal de Paris ; Adolphe ESPIARD, ancien directeur du Ministère des Anciens Combattants.

ECRIVAINS
MM. François MAURIAC, de l'Académie Française, Prix Nobel ; André MAUROIS, de l'Académie Française ;
Mmes et MM. Pierre ABRAHAM ; Marcelle AUCLAIR ; Claude AVELINE ; Marc BEIGBEDER ; Pierre BOULLE ; Georges BESSON ; Jean-Louis CURTIS ; Marie-Anne COMNÈNE ; René-Jean CLOT ; Edmond FLEG ; Pierre GASCAR ; GUILLEVIC ; Joseph KESSEL ; Armand LANOUX ; Anna LANGFUS ; Jean LESCURE ; Armand LUNEL ; Jacques MADAULE ; Renée MICHEL ; Pierre MORHANGE ; Albert MEMMI ; Jacques NANTET ; Max-Pol FOUCHET ; Henriette PSICHARI ; Lucien PSICHARI ; Emmanuel ROBLES ; Jean ROUSSELOT ; Claude ROY ; Françoise SAGAN ; Léonard SAINVILLE ; Marc SORIANO ; André SPIRE ; Maurice VAUSSARD ; Charles VILDRAC ; Olga WORMSER ; André WURMSER.
Mme Marie ROMAIN-ROLLAND ; Mme Julien BENDA ; Mme René LAPORTE.

UNIVERSITAIRES
MM. Marcel BATAILLON, professeur au Collège de France ; Jean DRESCH ; ETIEMBLE ; V. JANKELEVITCH ; J.-P. MATHIEU ; Marcel PRENANT ; E. SCHATZ-MANN, professeurs à la Sorbonne ; André MAURIU, Bernard LAVERGNE, professeurs à la Faculté de Droit de Paris ; Hubert DESCHAMPS, professeur à l'Institut d'Ethnologie ; Jean BRUHAT, maître assistant à la Sorbonne ;
MM. Paul-Henry CHOMBART DE LAUWE, Paul CHAUCHARD, Marcel COHEN, I. MEYERSON, Directeurs à l'École des Hautes Etudes ;
Mme Hélène GRATIOT-ALPHANDERY, directeur-adjoint à l'École des Hautes Etudes ; Pierre BIQUART, professeur à l'École Supérieure de Physique et Chimie ;
MM. Pierre GUILLON, recteur honoraire, professeur à la Faculté des Lettres d'Aix ; Marc-André BLOCH, professeur à la Faculté des Lettres de Caen ; Ernest KAHANE, professeur à la Faculté des Sciences de Montpellier ; Pierre METAIS, professeur à la Faculté des Lettres de Bordeaux ; Pierre TRAHARD, professeur honoraire à la Faculté des Lettres de Dijon ;
LES HISTORIENS Jules ISAAC et Henri MICHEL.
M. Léon MOUSSINAC, directeur honoraire à l'École Nationale Supérieure des Arts Décoratifs ;
Mmes Eugénie COTTON, directrice honoraire de l'École Normale Supérieure de Sévres ; Jacqueline MARCHAND, Madeleine REBERIOUX, MM. Olivier POZZO DI BORGIO, Gilbert BADIA, Jean BOUVIER, Robert MISRAHI, Emile TERSEM, agrégés de l'Université ; Mme Marie-José CHOMBART DE LAUWE, attachée de recherches au CNRS ;
Mme SECLET-RIOU, inspectrice honoraire de l'Enseignement Primaire ; MM. Robert MELET, inspecteur primaire ; SECLET, principal honoraire de Collège ; Mme Nelly MELET ; M. Leo MAUBOUYRAN, professeurs ;
Mme Suzanne ARNAL, institutrice CEMEA.

PERSONNALITES MEDICALES
M. Emile HALPHEN, professeur honoraire à la Faculté de Médecine ; Docteurs R. CATTAN, H.-P. KLOTZ, Edwin SIDI, Béatrice TEDESCO, médecins des hôpitaux ;
Mlle Joanne LEVY, MM. Henri DESOILLE, Marcel RAYNAUD, Robert WAITZ, Pierre WERTHEIMER, professeurs à la Faculté de Médecine ; Docteurs Jean DALSACÉ, Jacques EMILE-ZOLA.

PERSONNALITES RELIGIEUSES
L'Abbé Pierre ; l'Abbé GLASBERG ; les Pasteurs Pierre DUCROS, André DUMAS, Jacques LOCHARD, Maurice VOGÉ, Louis VIENNEY, M. Elie GOZLAN, ancien président des Communautés Juives d'Algérie, membre de l'Union des Croisés.

REPRESENTANTS D'ASSOCIATIONS
Pierre PARAF, président du M.R.A.P. ; Charles PALANT, Secrétaire Général, et tous les membres du Bureau National du M.R.A.P.
Mme Suzanne COLLETTE-KAHN, secrétaire générale de la Fédération Internationale des Droits de l'Homme ; MM. Sicaud de PLAUZOLES et Pierre COUTEAU, président d'honneur et secrétaire général de la Ligue Française des Droits de l'Homme ;
Mme Yves FARGE, membre du Bureau du Conseil Mondial de la Paix ; MM. René CERF-FERRIERE, vice-président de l'Association Nationale des Anciens Combattants de la Résistance ; Jean ELI, Secrétaire général de la Fédération des Travailleurs du Broyement (C.G.T.) ; Pierre COGNY, secrétaire général de la Société des Amis de Zola ; Raymond LE LOCH, secrétaire général des Etudiants du P.S.U. ; BERCOVICI, président des Volontaires Juifs anciens Combattants au service de la France ; Jean MARRANE, secrétaire général de la Fédération des Officiers de Réserve Républicains ; L'Association des Etudiants de la Martinique ; Roland LENOIR, secrétaire général des Echanges Franco-Allemands ; Françoise REILLE-SOULT, Directrice d'un Foyer d'Etudiants.

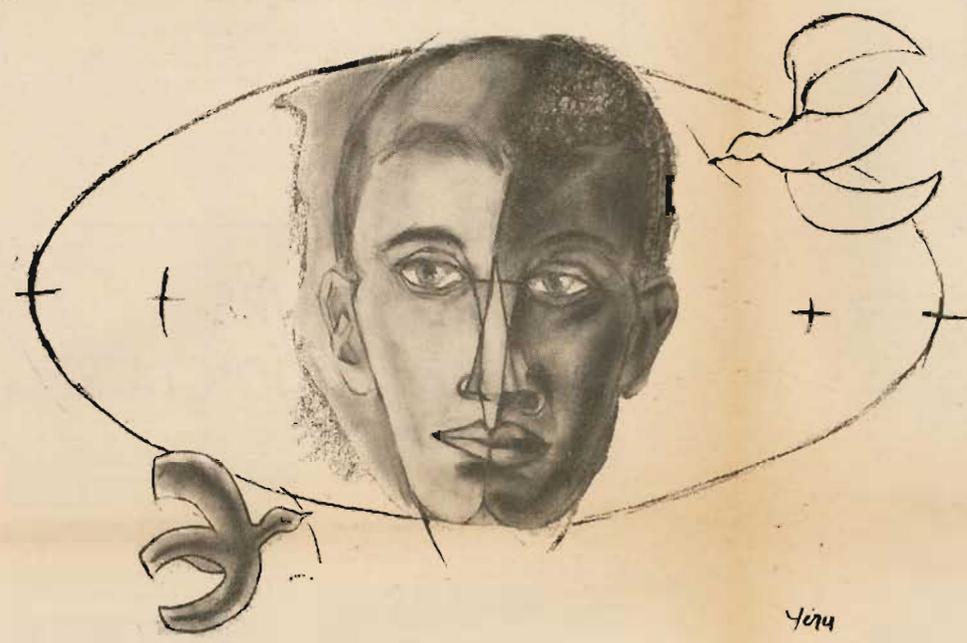
AUTRES PERSONNALITES
MM. le Général Le CORGUILLE, l'Amiral MOULLEC ;
M. Pierre BOITEAU, ancien directeur du Parc Zoologique et Botanique de Tananarive, membre de l'Académie Malgache ;
MM. Louis DAQUIN, Léonide MOGUY, Alain RESNAIS, metteurs en scène ; Alexandre KAMENKA, producteur de films ; André LURCAT, Albert MICHAUT, architectes.
Mme Géraldine GERARD, productrice à la R.T.F.
Maitres BRUGLIER, DYMENSTAIN, IMERGLIK, LEDERMAN, MANVILLE, NORDMANN, SAROTTE, JEAN SCHAPIRA, avocats à la Cour.
Mmes Marcelle Georges-HUISMAN, Yvonne HALBWACHS-BASCH, M. Robert CATHERINE, directeur de la Revue Administrative.

Le 12 mars 1962.

AVEC LA VENUE DU PRINTEMPS...

La Journée Nationale organisée par le Mouvement contre le Racisme, l'Antisémitisme et pour la Paix, s'ouvre avec la venue du printemps. C'est bien un printemps des hommes, un printemps des peuples que nous voudrions faire éclore dans la conscience de notre temps. A ceux qui plus nombreux que jamais sont venus à nous, qui se sont généreusement associés à notre appel et qui vont apporter dimanche à nos travaux leur prestigieux concours, nous tenons à témoigner notre gratitude fraternelle. Nous les remercions de nous aider, de nous faire confiance, e ux qui viennent souvent d'horizons fort divers. Nous les remercions de marquer dans les termes de leur adhésion, comme nous le ferions nous-mêmes, toutes les nuances de leur pensée. Nous les remercions non seulement en notre nom, mais de tous ceux que le racisme a depuis tant de siècles, brimés, humiliés, asservis, assassinés, au nom de tous ces frères proches et lointains pour qui se lèvent de nouvelles aurores. Notre Journée doit marquer cette mobilisation spirituelle, une étape de cette revanche par l'Esprit dont le M.R.A.P. doit être l'un des principaux artisans.

Tous différents mais tous semblables, les hommes dans leur multitude font une seule humanité... C'est cette vérité, fondement de l'antiracisme, que le jeune artiste Yara a illustré pour nous, à l'occasion de la Journée Nationale.



Premiers messages de l'étranger

La journée du 25 mars sera aussi une manifestation d'amitié internationale, de solidarité entre tous ceux qui luttent dans le monde pour la compréhension entre les hommes, pour l'amitié et la paix entre les peuples. Déjà, de nombreux messages parviennent au M.R.A.P. de l'étranger, témoignant par leur diversité de l'universalité de la cause que nous défendons. D'Italie, arrivent les vœux amicaux de la Ligue des Droits de l'Homme par la plume de son vice-président, M. Michel Pasceuci, de M. Ettore Tibaldi, vice-président du Sénat, du sénateur Umberto Terracini.

Les thèmes des débats

APRES l'allocution d'ouverture prononcée par le président Pierre PARAF, les participants de la Journée Nationale entendront le rapport de Charles PALANT, secrétaire général du M.R.A.P. : le racisme en France en 1962. Puis, répartis dans le courant de la Journée différents exposés seront présentés sur des aspects particuliers du racisme et de l'action antiraciste. C'est ainsi que M. Marc-André BLOCH, professeur à la Faculté de Lettres de Caen, parlera des Enseignants devant le racisme ; M. Jean SCHAPIRA de l'actualité du danger fasciste et des menées de l'Internationale néonazie ; M. André DILIGENT, député du Nord, de l'action judiciaire contre le racisme ; M. Roger BASTIDE, professeur à la Sorbonne, des civilisations méconnues et de l'histoire inconnue des peuples d'Afrique. Parmi les autres thèmes qui seront exposés et débattus, figure également, le problème si aigu du racisme lié à la guerre d'Algérie, et des relations futures, sur le plan humain, entre Algériens de différents origines. De nombreux groupements ont été invités à envoyer des délégations pour participer aux travaux de la Journée Nationale. Leurs porte-parole évoqueront l'action menée dans tous les milieux (étudiants, ouvriers, enseignants, etc...) contre le racisme. Enfin, les représentants des grands courants de l'opinion et de la pensée apporteront leurs points de vues, confirmant que le peuple français dans sa diversité, s'oppose tout entier au racisme. Les conclusions qui termineront les travaux de la Journée Nationale, la résolution qui sera soumise aux participants, tiendront compte de toutes les suggestions faites, des témoignages et des expériences présentés, en vue d'un renforcement de l'action antiraciste.

Pierre PARAF
Président du M.R.A.P.

POUR PARTICIPER A LA JOURNÉE NATIONALE

Vous qui lisez « Droit et Liberté » et qui souhaitez suivre les travaux de la Journée Nationale, le présent Bulletin peut vous permettre d'y assister. En le présentant à l'entrée, 125, avenue de Suffren, vous pourrez obtenir une Carte de Participant. Mais pour faciliter le service, nous vous recommandons de remplir ce Bulletin et de l'adresser d'urgence au M.R.A.P., surtout si vous désirez des places pour le banquet. Les Cartes de Participants et les Bons pour le banquet et vous seront envoyés par retour.

M.
Adresse

souhaite recevoir Carte (s) de Participant à la Journée Nationale. Il désire retenir places pour le banquet qui aura lieu à 12 h. 30 au restaurant de l'U.N.E.S.C.O., et vous envoie à cet effet la somme de (25 NF par couvert).

(Les versements peuvent être effectués au C.C.P. de « Droit et Liberté » : 6070-98 Paris.)

Remplissez ce bulletin et envoyez-le d'urgence au M. R. A. P., 30 rue des Béneurs - PARIS 2-

La vie du M. R. A. P.

La Journée Nationale du 25 mars est précédée, à Paris, dans la banlieue et en province, d'assises locales et régionales, où les citoyens se réunissent pour débattre des problèmes actuels posés par la lutte contre le racisme. Nous publions ci-dessous les comptes rendus (très partiels) qui nous sont parvenus au moment de mettre sous presse ; nous compléterons dans notre prochain numéro.

S. QUENTIN

TRENTE DELEGUES POUR LA JOURNEE NATIONALE

Les Assises locales antiracistes, en vue de la Journée Nationale se sont déroulées, le 9 mars à Saint-Quentin, à la Brasserie du Corillon. Parmi la nombreuse assistance présente à cette soirée, on notait MM. Ducarne, maire-adjoint, représentant M. Laroche, maire, empêché ; Gladieux ; Berlemont et Rouché, conseillers municipaux ; Galasse, de la S.F.I.O. ; Renard, ancien député communiste ; un représentant du P.S.U. ; le pasteur Lew ; Démarchez, secrétaire local de la F.E.N. ; Boniface, délégué cantonal du S.N.I. ; Bourret, secrétaire local de la C.G.T. ; Chaffard-Luçan, journaliste. M. Pierre Bloch, invité, s'était excusé, ainsi que M. Dhermy, vice-président du Comité local, malade, et J. Traumann, membre du Comité, absent de Saint-Quentin.

La soirée était présidée par le président du Comité, M. Burgho, assisté de M. Lionel Lefèvre, président d'honneur départemental des Déportés, Internés, Résistants et Familles de Disparus et de M. A. Glavicover, président régional de l'Union des Engagés Volontaires et Anciens Combattants Juifs.

Après l'allocation de M. Burgho, notre ami Roger Maria, membre du Conseil National présenta une conférence, au cours de laquelle il développa les principaux thèmes de la Journée Nationale. Sa conférence, attentivement suivie par l'assistance fut longuement applaudie.

Une trentaine de personnes se sont inscrites pour participer à la Journée Nationale.

LILLE

UNE JOURNEE REGIONALE CONTRE LE RACISME L'ANTISEMITISME ET POUR LA PAIX

C'est le samedi 17 mars, que dans la Maison du Commerce de Lille, doit avoir lieu la Journée Régionale contre le Racisme, l'Antisémitisme et pour la Paix.

Cette manifestation est sans doute la plus importante de celles qui ont été organisées en province en vue de la Journée Nationale. Elle a été soigneusement préparée par notre Comité du Nord, que préside M. Michel Kerhervé, entouré des vice-présidents Raymond Allard, membre du Conseil supérieur de l'Enseignement, secrétaire général du S.N.I., André Diligent, député du Nord, avocat au Barreau de Lille, et René Potigny.

Trois grandes commissions de travail sont prévues pour traiter des problèmes essentiels suivants : « Les éducateurs devant le racisme », « Connaissance des Peuples d'Afrique » et « L'action judiciaire contre le racisme ». D'éminentes personnalités lilloises participeront à ces travaux, dont la synthèse sera faite le soir, en séance publique, par M^e Jean Schapira, membre du Bureau National du M.R.A.P.

AIDEZ-NOUS !

Depuis quelques jours, on peut voir sur les murs de Paris, de la banlieue et de nombreuses villes de province les affiches annonçant la Journée Nationale du 25 mars.

Nos amis savent sans aucun doute l'effort financier que représente une telle propagande. A quoi il convient d'ajouter : l'impression des cartes, des appels, des tracts ; les importants frais postaux ; les locations de salles et toutes les autres dépenses énormes que suscite inévitablement la réalisation d'une initiative aussi importante.

C'est pour couvrir ces dépenses, pour assurer le succès de la Journée Nationale que le M.R.A.P. a lancé des CARTES DE SOUSCRIPTION à 1 NF, 3 NF et 5 NF.

Il n'est pas trop tard pour en demander à notre trésorier, pour les diffuser, et cette diffusion peut même se poursuivre au lendemain de la Journée Nationale.

Acheter et placer ces cartes, c'est aussi participer au combat antiraciste. Celui-ci ne saurait avoir lieu sans les fonds indispensables.

Que cet effort devienne donc la préoccupation de chacun !

Les Assises antiracistes

ROUEN

LES PROBLEMES DE LA LUTTE ANTIRACISTE EN 1962

Vendredi 16 mars, dans la salle Sainte-Croix des Pelletiers, à Rouen, Charles Palant, secrétaire général du M.R.A.P. présentera sous la présidence de Mme A. Epelbaum, avocat à la Cour, présidente du Comité rouennais du M.R.A.P., une conférence intitulée : « Les problèmes de la lutte antiraciste en 1962 ». Cette conférence est organisée dans le cadre de la préparation de la Journée Nationale.

Prendront également la parole : M. Madrolle, de la Ligue des Droits de l'Homme, le R.P. Chenu, M. le Rabbin Gutman et M. le Pasteur Gourdol.

A l'issue de la soirée, sera projeté le film de Louis Daquin « Maître après Dieu ».

Cette manifestation antiraciste est organisée par le M.R.A.P., avec le concours des organisations suivantes : Fédération Nationale des Déportés et Internés de la Résistance (F.N.D.I.R.) ; Union Nationale des Déportés, Internés et Familles de disparus (U.N.A.D.I.F.) ; Fédération Nationale des Déportés, Internés et Patriotes (F.N.D.I.R.P.) ; Association Culturelle Israélite de Rouen (A.C.I.R.) ; Ligue des Droits de l'Homme (L.D.H.) ; Fédération Départementale des Groupements des Anciens Combattants de la Seine-Maritime ; Association des Familles de Fusillés (A.F.F.) ; Combattants Volontaires Résistants (CVR).

PARIS

LES PREMIERES ASSISES PARISIENNES : 3^e ET 4^e ARRONDISSEMENTS

Ce sont les 3^e et 4^e arrondissements qui, les premiers, ont tenu des assises antiracistes à Paris. Ce fut au cours d'une soirée qui eut lieu le 2 mars, salle de l'Épicerie Française, rue du Renard. Sous la présidence de M. V. Janklevitch, professeur à la Sorbonne, on entendit tout d'abord un exposé du professeur Bernard Lavergne sur le problème de la paix. M^e Marcel Manville, « plastiqué » la veille, avait tenu à être présent : son intervention émouvante fut saluée de longs et chaleureux applaudissements. Enfin, Charles Palant, secrétaire général du M.R.A.P., étudia, dans une allocution très riche, les divers aspects de la lutte antiraciste.

Outre les responsables des comités du 3^e et du 4^e arrondissement, nos amis Simon Arbitourer et Félix Leroy, on notait la présence de plusieurs membres du Bureau National : Albert Lévy, Sonia Bianchi, A. Chil, Charles Hutman, ainsi que de diverses personnalités : M^e Paul Luciani, M. Jugi, le Dr Biotnik, M. A. Sadenfis, président de l'Union des Sociétés juives.

Plusieurs messages de sympathie, dont un du président René Cassin ont été lus à l'assistance.

BRILLANTE SOIREE DANS LE 16^e

Les assises antiracistes du 16^e arrondissement se sont déroulées le 15 mars, dans la salle des Centraux, rue Jean-Goujon. La présidence était assurée par le professeur André Hauriou, et l'introduction présentée par M^e Jean Schapira, membre du Bureau National du M.R.A.P.

Les débats furent marqués notamment par les interventions de M^e Etienne Nouveau (Ligue des Droits de l'Homme), de l'écrivain Michel Leiris, de M.

L'appui des organisations républicaines

Le 8 mars, au siège du M.R.A.P., les délégués de divers groupements se sont réunis pour faire le point de la préparation de la Journée Nationale et examiner son déroulement. D'autres organisations qui n'avaient pu se faire représenter, avaient communiqué leur accord et fait part de leurs initiatives. Voici quelques exemples de ce qui est en cours :

- La Ligue des Droits de l'Homme et la Ligue de l'Enseignement, qui ont donné leur accord à la Journée Nationale, en ont informé leurs comités et leurs adhérents. Ces deux organisations seront représentées au rassemblement de l'U.N.E.S.C.O.

- L'Amicale d'Auschwitz a décidé d'avancer la sortie de son Bulletin pour y annoncer la Journée Nationale et inviter ses adhérents à y participer.

- Le G.E.R.O.J.E.P., qui groupe 52 organisations de jeunesse, a engagé celles-ci à participer à la Journée Nationale. Son bureau y enverra une délégation.

- La Fédération des Groupes d'Etudes de Lettres éditera un tract, informant les étudiants de la Sorbonne de la Journée Nationale.

- L'Amicale de Mauthausen, le Cercle France-Afrique, l'Union des Anciens Combattants Juifs, le Centre de Liaison des Educateurs contre les Préjugés Raciaux, la Fédération des Artisans et Façonniers, l'Amicale des Juifs Anciens Résistants invitent par lettres leurs adhérents à participer à la Journée Nationale.

- L'Association Nationale des Anciens Combattants de la Résistance (A.N.A.C.R.), l'Association Républicaine des Anciens Combattants ont annoncé l'envoi d'une délégation.

- Parmi les organisations qui participent sous des formes diverses à la préparation de la Journée Nationale, citons encore : l'Union des Juifs pour la Résistance et l'entraide (U.J.R.E.), l'Association des Résidents de la Cité Universitaire d'Antony, l'Union des Etudiants Juifs, l'Union des Sociétés Juives de France.

- Se sont également associés à la Journée Nationale : l'Union Nationale des Etudiants de France (U.N.E.F.), le Syndicat National de l'Enseignement Supérieur, dont le Congrès qui se tient le 25 mars également, enverra une délégation à l'U.N.E.S.C.O., le Syndicat Parisien de l'Enseignement secondaire, la Fédération des Déportés et Internés Résistants et Patriotes (F.N.D.I.R.P.), la Fédération Française des Associations Chrétiennes d'Etudiants (F.F.A.C.E.), la Jeunesse Etudiante Chrétienne (J.E.C.), les Etudiants du P.S.U., l'Union des Etudiants Communistes, l'Association des Etudiants Martiniquais, la Famille Antillaise, l'Amicale des Anciens Déportés Juifs de France.

Robert Chambeiron, ancien député, de Mme Reberieux, au nom du Comité Audin, de M. André Ouzoulias, conseiller municipal.

Parmi les messages reçus par notre dévouée amie Marie-Louise Kahn, organisatrice de la soirée, citons ceux de M. Jacques Mitterand, ancien conseiller de l'Union Française, et de Mme Marie-Elisa Nordmann-Cohen, présidente de l'Amicale d'Auschwitz.

La soirée s'est terminée par l'élection du comité du M.R.A.P. qui poursuivra l'action dans l'arrondissement.

10^e ARRONDISSEMENT : DE NOMBREUSES SIGNATURES

L'appel lancé par le Comité du M.R.A.P. du 10^e arrondissement, que préside notre ami Raph Feigelson, en vue des assises antiracistes locales, a recueilli des signatures aussi diverses que nombreuses.

Nous ne pouvons qu'en citer quelques-unes : M^e Michel Brugnier, membre du Conseil Mondial de la Paix ; le pasteur Vogé ; M. Kapeiuch, le père de Fanny Dwyer ; MM. Lafourcade, secrétaire de la section du 10^e du syndicat des instituteurs ; Henri Kziwoski, fondateur de l'Ecole professionnelle de la Fourrure ; MM. Noulet, secrétaire de la section du 10^e du P.S.U. ; Severin Brillant, secrétaire du comité du 10^e du Parti Communiste Français ; Georges Gal, président du Comité du 10^e du Parti Radical, etc...

Les assises antiracistes auront lieu le 16 mars à l'Hôtel Moderne. Prendront notamment la parole : Raph Feigelson, M^e Armand Dymenstajn, le pasteur Vogé, M. Clément Baudoin, conseiller municipal, M. Bessières, président de l'Association de parents d'élèves du Faubourg St-Denis.

DANS LE 18^e

C'est le 23 mars, salle Trétaigne, qu'auront lieu les assises antiracistes du 18^e arrondissement, préparées sous l'impulsion du Comité local du M.R.A.P., que dirige notre ami Joseph Creitz.

Au cours d'une réunion préalable, les représentants de diverses organisations républicaines ont débattu de la préparation de ces assises.

DANS LA BANLIEUE PARISIENNE

Les amis du M.R.A.P. déploient aussi une intense activité dans plusieurs localités de la banlieue parisienne, qui enverront de nombreux délégués à la Journée Nationale. Citons entre autres : Nanterre, Drancy, Pantin, Montreuil, Boulogne, Clichy, Puteaux, Gennevilliers, Saint-Ouen, Saint-Denis, Noisy-le-Sec, Saint-Gratien, etc...

CREATION D'UN COMITE DU M.R.A.P. A MANTES

A l'occasion de la Journée Nationale, une réunion a eu lieu à Mantes (Seine-et-Oise), sur l'initiative de nos amis M. et Mme Nys, membres du Bureau National

du M.R.A.P. et de diverses personnalités, parmi lesquelles M. Guichard, maire de Limay, M. Mouret, maire-adjoint, et M. Ogé, président de la Ligue des Droits de l'Homme.

A l'issue de cette réunion, à laquelle participaient notre secrétaire général, Charles Palant, et notre trésorier, Julien Aubart, un comité du M.R.A.P. a été constitué.

ET AILLEURS...

Bien que nous n'ayons pas la possibilité actuellement d'en donner le compte rendu détaillé, signalons que des réunions en vue de la Journée Nationale ont eu lieu ou se préparent dans diverses autres villes : Toulouse, Lyon, Grenoble, Marseille, Bordeaux, Clermont-Ferrand, Dijon, Strasbourg, Valenciennes, Nancy, etc... Des délégués de ces villes, et d'autres encore, participeront au rassemblement du 25 mars.

Le Club Amitié dans son nouveau local

Le samedi 4 mars 1962, dès 17 h. 30 et jusqu'à une heure assez tardive, c'est dans une ambiance cordiale et sympathique que les adhérents du Club Amitié ont inauguré leur nouvelle salle de réunions. Celle-ci est située entre les quartiers de la République, de la Bastille et de Voltaire, au 52, boulevard Voltaire, juste au-dessus du cinéma Ba-t-clan et permettra à tous les jeunes antiracistes de se retrouver dans un cadre beaucoup plus vaste et agréable.

Cette inauguration marque donc une nouvelle étape du Club Amitié. Malgré le lâche attentat perpétré par les sinistres tueurs de l'O.A.S. 48 heures auparavant au domicile du Président d'honneur du Club, M^e Manville, celui-ci tint à participer à cette soirée. On notait également la présence parmi nos amis, d'Albert Lévy, rédacteur en chef de « Droit et Liberté ».

Comme par le passé, des conférences-débats de qualité seront proposées.

Le mois de mars sera presque entièrement consacré à trois conférences passionnantes assurées par M^e Schapira, avocat à la Cour, membre du Bureau National du M.R.A.P.

Le thème de celles-ci sont :
Le mercredi 7 mars : L'histoire du racisme.

Le mercredi 14 mars : Radiographie du procès Eichmann.

Le mercredi 21 mars : Les problèmes actuels de la lutte antiraciste.

Ainsi éclairés sur ces problèmes fondamentaux, les jeunes antiracistes se retrouveront en force lors de la Journée Nationale organisée par le M.R.A.P. le dimanche 25 mars au Palais de l'U.N.E.S.C.O. et participeront avec confiance aux combats à mener contre les méfaits causés par le racisme sous ses multiples formes.

Le Club Amitié.

A LA LUMIERE DE LA SCIENCE

DANS un article paru ici-même, P. Ostoya, montrait justement qu'il ne fallait pas se laisser aller à des préjugés, pas plus racistes qu'antiracistes. Il insistait sur les incertitudes d'une science encore insuffisante. Mais ceci le conduisait à minimiser un peu les certitudes antiracistes de la science, quand il affirmait qu'il n'était pas certain que toutes les races aient les mêmes aptitudes. On doit en effet reconnaître la diversité des aptitudes humaines des individus et des races, mais cela ne doit pas nous conduire à parler de supériorité ou d'infériorité et, surtout, cela ne doit pas nous faire oublier que tous les hommes ont en commun la même supériorité intellectuelle basée sur leur cerveau d'Homo Sapiens. Les diversités psychologiques n'ont pas plus d'importance que les diversités physiques de la couleur des yeux ou de la forme du nez.

ON objecte souvent aux antiracistes qu'ils se laissent aller à de bons sentiments, mais que malheureusement, ceux-ci ne répondent pas aux faits. Les racistes affirment parler au nom de l'objectivité scientifique. C'est pour leur bien que les races de nature inférieure doivent obéir aux races supérieures. Les théoriciens du racisme défendaient la pureté du sang; ils veulent aujourd'hui s'appuyer sur la génétique et affirment qu'un individu supérieur, qu'une classe dirigeante, qu'une race de seigneurs fonde son droit de primauté sur la qualité de ses chromosomes qu'il faut préserver de tous croisements impurs. C'est donc au nom de la science qu'il faut répondre. Or celle-ci, précisément, même si bien des inconnues subsistent encore dans le détail, s'oppose rigoureusement aux thèses racistes. On doit affirmer aujourd'hui que le racisme est d'abord un préjugé qui prouve l'ignorance. C'est penser à tort que les différences entre les hommes tiennent uniquement à l'hérédité: la biologie moderne montre la fausseté d'une telle affirmation. Une récente enquête de l'U.N.E.S.C.O.: (« Le racisme devant la Science ») nous le précise.

1. S'il est exact que les types humains sont extrêmement variés et se répartissent en grands groupes avec prépondérance dans certaines régions, on constate que les différences sont surtout physiques: forme du crâne, couleur de la peau, taille, cheveux, etc..., beaucoup plus que psychologiques. Si les philosophes peuvent être existentialistes et nier l'unité humaine, les biologistes, eux, ne sauraient nier la nature humaine, les caractères communs de l'espèce *Homo sapiens* qui se définit par la supériorité cérébrale conditionnée d'une même supériorité psychologique qui se retrouve sous les variantes des races et des individus. Tous les hommes actuels ont pratiquement le même cerveau, donc le même psychisme, sous de minimes variations individuelles dont le pourcentage est le même dans tous les peuples. Le plus grand savant et un primitif australien ont le même cerveau qui était déjà il y a 100.000 ans, celui de l'homme de Cro-Magnon.

2. La science ne connaît plus les races que chez l'animal ou par croisements on peut réaliser des lignées pures; la préservation des qualités raciales est ici fondamentale. Chez l'homme, on ne

peut parler de races, car il n'y a pas de races pures. Hitler, ce petit brun, apôtre des blonds aryens, avait dû se proclamer aryen par l'âme! Tous les types humains actuels dérivent d'une même souche ancestrale; très tôt, dès le temps de Cro-Magnon, s'est manifestée la diversité raciale, mais à cette époque a commencé, au gré des migrations, un brassage humain

Par
Paul CHAUCHARD
Directeur à l'École
des Hautes Etudes

par toute la terre: l'espèce humaine ne tend pas à se diversifier comme les espèces animales. Ce métissage donne des individus bien plus variés et est un bien pour l'humanité qui perdrait beaucoup à l'établissement de races pures, qui accroîtrait par consanguinité les dangers de monstruosité. Si on peut donc définir théoriquement de grands types raciaux, soit les grandes races classiques, soit des subdivisions secondaires, comme en Europe, les nordiques, les alpins, les méditerranéens,

pratiquement tout individu est toujours métissé, issu d'un mélange. Les guerriers envahisseurs ont toujours pris les femmes des vaincus. Il n'y a pas de race aryenne, mais le type aryen prédomine chez certains. Il n'y a pas de race « hindoue », mais il y a en Inde, un mélange où la couleur de peau est très variée; il n'y a pas de race juive. L'histoire nous dirait-elle un jour les métissages qui sont à l'origine des Indiens d'Amérique, des Malais, des Polynésiens? Aussi la science renonçant aux races ne parle plus que de peuples, de nations, de civilisations, de cultures, préfèrent aujourd'hui le terme culturel d'éthnie.

3. L'hérédité dépend de la constitution chimique de l'œuf qui nous fait homme de tel type avec nos caractères individuels originaux tenant en particulier aux chromosomes du noyau. Tout est en puissance dans l'œuf. Mais il n'y a pas d'hérédité pure. L'hérédité c'est l'aptitude de l'œuf à donner l'adulte, ce qui nécessitera une prodigieuse croissance dont le milieu ambiant fournira les éléments. Ce qui nous apparaîtra chez l'adulte ou même chez l'enfant de cinq ans, ou avant, dès la naissance, comme la nature de l'individu liée à sa constitution héréditaire est en réalité la manière dont cette hérédité a pu se réaliser dans le milieu. Le nouveau-né est vieux des neuf mois de vie intra-utérine où il a subi de multiples influences. La pathologie des grosses monstruosité nous montre que s'il y a des troubles génétiques dus aux anomalies des chromosomes, beaucoup d'autres résultent de maladies de l'embryon (rubéole de la mère, carence en vitamines, etc...). On est soi-même de par l'hérédité, mais il y a plusieurs manières d'être soi-même qui dépendent de la manière dont le milieu a orienté la construction individuelle: il y a toute une gamme possible d'états qui sont soit normaux, soit pathologiques: l'homme peut dans le développement se faire, s'humaniser ou se défaire, se déshumaniser.

A part des facteurs simples comme la couleur des yeux, tout caractère individuel résulte de l'interaction de l'hérédité

LE DÉBAT CONTINUE...

Dans cette page, chaque mois, des antiracistes de toutes tendances exposent librement leur point de vue sur les problèmes divers que pose l'action contre le racisme et l'antisémitisme.

Tous nos lecteurs peuvent participer à ce débat.

et du milieu, même la taille et le sexe qui dépendent des hormones.

4. Quand il s'agit des aptitudes psychologiques, il est encore plus impossible de savoir ce qui peut tenir au type nerveux héréditaire. Mais ici ce qui nous fait parler de supériorité et d'infériorité, ce n'est pas un type héréditaire, c'est la manière dont le jeune enfant a appris à se servir de son cerveau en même temps que ce cerveau achève de se construire: les différences de niveau entre les hommes, en dehors des légères diversités d'aptitude et de goût, sont surtout culturelles. L'insuffisance intellectuelle et affective du milieu des cinq premières années marque pour toujours l'enfant et lui donne une seconde nature que nous croyons héréditaire alors qu'elle est acquise. L'exemple des déficiences des enfants élevés par les loups qui, ayant passé l'âge du langage, peuvent très difficilement apprendre quelques mots car leur cerveau n'a pas développé en temps voulu ses possibilités, celui inverse de cette petite fille sauvage abandonnée et élevée dans notre culture parce qu'elle n'avait pas cinq ans, alors que passé cet âge elle aurait perdu une partie de ses possibilités, est très significatif de ce rôle du milieu qui marque le cerveau même. Au lieu de nous

(Suite page 11)

Civilisation, colonisation et racisme

PARLANT récemment devant la Chambre de Commerce américaine, M. Debré a déclaré: « La civilisation occidentale est en proie aujourd'hui à une double offensive: une offensive idéologique que mènent les pays communistes, une offensive raciale que prononcent contre nous des pays plus lointains, des pays d'Afrique et d'Asie et derrière laquelle se cachent de véritables ambitions politiques ». Il a ajouté « que la combinaison de ces deux offensives a depuis quinze ans abouti à un très grand recul de la civilisation que nous représentons ».

Propos étranges et qui doivent retenir notre attention! Il ne convient pas ici de traiter de cette « offensive idéologique » que mèneraient les pays communistes. Ne nous attardons pas non plus à « ces am-

bitions politiques » qui pousseraient en avant ces peuples d'Afrique et d'Asie. On sait de quoi il s'agit: tout simplement du patriotisme et de la volonté d'indépendance. Qualifier d'ambitions politiques de telles aspirations c'est, de toute évidence, traiter par le mépris un principe qui est pourtant de tradition française: le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes.

Nous allons tout droit à ce qui dans ce journal doit être l'essentiel: la prétendue offensive raciale des pays lointains...

Ces peuples dont parle M. Debré (ces peuples qu'il qualifie de lointains, afin sans doute déjà d'insister sur ce qui peut les différencier de nous) sont tous des peuples qui ont connu la domination coloniale. Or la domination coloniale s'est accompagnée dans les faits de manifestations raciales. Faut-il rappeler ici le vocabulaire en usage dans les milieux coloniaux quand il s'agit des « indigènes »? Si tu es blanc, tu es parfait. Si tu es métis, on pourrait te supporter. Mais si tu es noir, va-t-en! va-t-en!

Pour être d'Afrique du Sud cette triste ballade vaut pour tout le continent noir. « Nous souhaitons une vraie révolte; elle aura lieu, dans vingt ans, dans dix ans peut-être. Alors pas de merci, nous massacrerons tout, hommes, femmes, enfants, comme des chiens! Il faut en finir, autrement ils se multiplient comme des rats qu'ils sont. Eux ou nous! ». Ainsi parlait il y a déjà plus de trente ans un blanc d'Afrique du Sud s'adressant à un jeune géographe français (Jacques Weulersen, « Noirs et Blancs », page 174).

Mais il y a plus. Et nous voulons y insister. L'expansion coloniale a trouvé dans la distinction entre races inférieures et races supérieures une de ses justifications théoriques, j'allais écrire: une de ses légitimations morales. On ne se demande pas pour quelles raisons historiques tel ou tel peuple a pu être arrêté dans son développement. On oublie que, pour les Romains, nos ancêtres les Gaulois étaient des peuples inférieurs. Non! On fait du développement inégal un attribut congénital des races. Il y a des races élues et des races maudites. C'est aux premières de dominer les secondes. C'est à la fois un devoir et un droit. Principe incontestablement raciste. Dès lors il conviendrait peut-être de parler du racisme des « dominés » avec au moins une certaine pudeur. N'est-ce pas Jules Ferry lui-même qui définissait la politique coloniale comme « le droit des races supérieures vis-à-vis des races inférieures »? D'autre part les colonisateurs constituent une minorité dans le pays colonisé. Pour s'imposer, sans doute ont-ils la force. Elle ne suffit pas. Il faut y ajouter le préjugé racial.

« Le régime colonial ou la force qui contenait les esclaves dans l'ordre et dans la soumission dépendent ainsi bien plus de cet utile préjugé que des moyens coercitifs ». Ainsi parlait en 1794 un colon de Saint-Domingue... Il faut donc maintenir dans leur état d'infériorité les races qualifiées inférieures. En conséquence on leur refuse l'instruction. Le bilan est encore aujourd'hui un bilan raciste: 7% d'enfants scolarisés en Mauritanie, 7,7% dans le Mali, 6,8% dans la Haute-Volta et 3,3% dans la République nigérienne. En

Par
Jean BRUHAT
Maître assistant à la Sorbonne

bref, parce que tu n'es pas de ma race je te déclare inférieur, parce que tu es inférieur tu ne seras pas instruit et comme tu n'es pas instruit te voilà encore plus « inférieur »!

Par contre quand passe le grand vent de l'histoire on oublie son propre racisme et on lance à ceux qui s'émancipent l'accusation de racisme. Racistes de toute évidence ces Africains réunis en mars 1961 dans une Conférence sur le développement de l'éducation! N'ont-ils pas déclaré qu'ils voulaient orienter l'enseignement de leur peuple « en tenant compte du milieu africain, du développement de l'enfant, de son patrimoine culturel et des exigences du progrès technique et de leur développement économique et notamment de l'industrialisation »? Voilà bien un exemple de cette offensive raciale renforcée d'ambitions politiques!

Il y a deux conceptions de la civilisation. Celle que M. Debré a présentée devant la Chambre de Commerce américaine et qui peut se résumer ainsi: la civilisation occidentale qui est celle de l'homme blanc est la seule civilisation. Toute atteinte à la domination de l'homme blanc est une atteinte à la civilisation. On peut au contraire considérer qu'il n'y a de civilisation, au sens profond du mot, que dans et par la fraternité des hommes. Ainsi pensait Anatole France quand il écrivait: « La grande valeur humaine c'est l'homme lui-même... l'exploitation complète du globe exige le travail combiné des hommes blancs, jaunes et noirs... » Le racisme des blancs a été une des justifications du colonialisme. La dénonciation du prétendu racisme des colonisés pourrait bien être une des justifications du néo-colonialisme.

A propos de l'Appel pour la Journée Nationale Une lettre de l'Abbé PIERRE

L'Abbé Pierre, qui a signé notre appel pour la Journée Nationale contre le racisme, l'antisémitisme et pour la paix, nous a, en même temps adressé la lettre suivante. Etant donné l'intérêt des remarques qu'elle contient, nous avons tenu à la publier intégralement:

Le 18 février 1962.

Cher ami,

En même temps que je vous adresse ma signature pour ce texte, laissez-moi avec amitié vous dire combien me semble pénible l'expression « Deux siècles d'humanisme ». Une telle limitation est si profondément « sectaire », qu'elle m'attriste et me semble contredire l'âme même qui doit animer tout ce mouvement. Serait-ce les fautes des siècles précédents ces « deux derniers » qui les feraient considérer comme étrangers à l'humanisme? Mais vraiment les deux siècles seuls retenus seraient-ils à ce point exempts de leurs propres torts? Cela est bien déraisonnable.

Fraternellement,

Abbé PIERRE.

A la suite de cette lettre, et tenant compte de diverses remarques allant dans le même sens que nous ont faites différentes personnes, le Bureau National du M.R.A.P. a décidé de modifier le texte de l'Appel, remplaçant l'expression « deux siècles d'humanisme » par « des siècles d'humanisme ».

Il convient donc de lire ainsi le début de l'Appel:

« En ce début de 1962, la vocation du genre humain à l'unité apparaît plus que jamais éclatante. Tout y concourt: l'universalité des sciences et des techniques, l'accès à l'indépendance de peuples nombreux, l'aspiration commune des masses du monde entier à la paix. Jamais, par contraste, le racisme n'est plus clairement apparu, non seulement comme une pratique monstrueuse, mais comme une idéologie rétrograde.

La grande majorité des Français le ressent ainsi. Imprégnée par des siècles d'humanisme, elle avait déjà, sous Hitler, reprouvé ou combattu l'antisémitisme nazi. Un combat nouveau se développe aujourd'hui, qui rassemble déjà — tous milieux, tous métiers, toutes générations, toutes croyances mêlés — un nombre sans cesse grandissant d'hommes et de femmes. »



West Side Story



Une confrontation dansée...

On aborde New-York d'en haut : une caméra aérienne balaie ce monstre de béton et de fer, quadrillé de rues sinistres, éclairé de-ci, de-là, par de maigres jardins. Ville figée, abstraite, inhumaine en apparence. Puis, nous plongeons dans le quartier du West Side, et là, vivent furieusement, onze jeunes gens, les « Jets », contre des murs lézardés, dans de vastes stades grillagés et enfouis entre de vastes panneaux de béton que strient de multiples inscriptions. Ils ne font rien, si ce n'est d'assurer leur domination sur la rue. Rebelles à toute activité sociale autre que celle de la bande, ils défendent leur quartier comme s'il était à la fois leur refuge, face à une civilisation qui les étouffe, et leur lieu d'expression et d'affirmation de leur personnalité disponible et utilisée. Face à eux, une autre bande, les « Sharks », veulent imposer leur « droit à la rue », leur « droit au soleil ». Mais plus fort que cette lutte, dans cette zone grise et triste, fleurit un bel amour entre un « Jet » et une « Shark ». Roméo et Juliette du XX^e siècle américain.

La haine réciproque qui nourrit les deux bandes brisera mortellement cet amour.

Tel est dès l'abord, l'argument de cet opéra-ballet : mais cet argument s'enrichit au contact de la réalité américaine. Jérôme Robbins a qui l'on doit l'idée du sujet et la chorégraphie, a fait des Sharks, des Porto-Ricains émigrés aux Etats-Unis et y vivant misérablement, rejetés par les « purs Américains blancs ».

De ce fait, il pose le problème racial qui sévit dans son pays. Les Jets veulent éliminer les Sharks non seulement par désir de domination, mais parce qu'ils sont Porto-Ricains. Ceux-ci luttent pour imposer non seulement leur force, leur courage, mais aussi et surtout leur dignité d'hommes de chair et de cœur, au delà de la stupide différence des couleurs épidermiques.

Le courage de Robbins est méritoire : le représentant de l'Administration américaine est un policier foncièrement raciste, jusqu'à l'écoeurement. Après les riches qui opposent les deux bandes, ce sont les Sharks qu'il expulsera toujours, soit du stade, soit du café ; par contre, il semoncera gentiment les pauvres Jets dévoyés qui savent utiliser cette complicité tacite. Son langage n'a rien à envier à celui qui emploient nos racistes — « Vous allez remplir nos rues de votre puanteur », aboie-t-il contre les Porto-Ricains. Cela ne vous rappelle-t-il rien ?

L'amour si pur, si total du bel Américain et de la délicieuse Porto-Ricaine, aura à souffrir essentiellement de cette haine raciste. La vengeance que les Jets choisiront pour punir les Sharks, trouvera son expression ultime dans la tentative de viol de l'amante du chef Porto-Ricain.

Nous assistons au milieu de l'opéra, à une extraordinaire confrontation dansée et chantée, entre le mirage américain défendu par les Porto-Ricains et la douloureuse réalité, exposée avec fougue par leurs compatriotes. « L'Amérique est le pays de la liberté, clament-elles — Oui pour les hommes blancs, répondent-ils — Nous avons le droit de choisir notre travail — Oui, entre creurs de chaussures et domestiques — Notre logement — A condition de vivre à 12 par appartement ! ».

La danse scande ce dialogue incroyable dans un opéra, avec espièglerie et rudesse, finesse et brutalité. Un sommet de ce si beau spectacle !

La danse. Quelle merveille ! Soutenue portée par une musique très expressive, due à Bernstein, elle anime dans un rythme précis et attentif les personnages déchainés de ce drame. De la présentation des deux bandes, dévalant les rues sordides du West Side, emplissant les cours et les stades, aux bagarres qui les affrontent, Robbins a réussi à exprimer par le geste, à la fois souple de la détente et saccadé de la lutte, la personnalité des acteurs du ballet.

La couleur elle-même, précise, souligne la chorégraphie. Elle lui apporte une tonalité très nuancée. On ne peut oublier cette « lune rousse » qui incendie le ciel, les cœurs et les visages, la nuit où tout atteindra à son paroxysme. Lune de l'amour fou, mais aussi de la haine mortelle. Les amants attendent dans le feu de leur âme, le bonheur total ; les Jets et les Sharks, le visage de cuivre, courent à la lutte à mort qui détruira ce bonheur. Un

fond métallique d'escaliers et de ponts passe par toutes les nuances du rouge. La musique évolue de la tendresse tendue, au martèlement de la haine sans cesse croissante.

Un regret, cependant. Les duos d'amour n'échappent pas à la mièvrerie qui caractérise les cartes postales éditées à cet effet. Le metteur en scène, Robert Wise, par ailleurs si intelligent dans son travail, n'a pas su être original pour présenter ces inévitables morceaux de bravoure. C'est plat à souhait et ennuyeux. Heureusement ces passages sont courts !

Le ciné-opéra-ballet vient par ce film, d'être renouvelé. Fred Astaire et Gene Kelly, malgré les joies réelles qu'ils nous procurèrent naguère, paraissent vieillots !

Pour son style et son courageux content nu antiraciste et critique, West Side Story, doit être vu et revu.

Richard Beymer, le beau Roméo, est sympathique, mais les chefs des deux bandes et tout particulièrement la si pure,

si belle Natalie Wood, qui déroule avec délicatesse et intensité, son charme authentique dans ce déchainement de haines, expriment avec justesse toute la profondeur de ce drame.

Tony et Maria qui cherchent avidement le bonheur au delà de tous les préjugés raciaux, répètent amèrement, douloureusement, comme une incantation, qu'ils ne pourront le trouver qu'« ailleurs », mais pas ici à New-York, ni semble-t-il dans

l'Amérique de la violence et de la ségrégation.

Que ce film admirable fasse comprendre à ceux qui courent le voir en Amérique et ici, qu'il faut absolument empêcher que le bonheur pour certains ne soit toujours trouvé qu'« ailleurs » et parfois uniquement dans la mort, n'est pas son moindre mérite.

Guy LACOMBE.

LIVRES

A propos d'une réédition

« Réflexions sur la question juive »

À la fin de 1959 et au début de 1960, une vague de manifestations antisémites déferlait sur de nombreux pays, de l'Amérique du Nord à l'Afrique du Sud en passant par l'Europe. Dans la seule Allemagne occidentale, les autorités ont enregistré officiellement 685 incidents de cette nature. La simultanéité de ces manifestations ne laisse aucun doute sur le fait que, loin d'avoir été définitivement écrasées à la suite de la deuxième guerre mondiale, les forces du fascisme se sont réorganisées à l'échelle internationale. Sous la houlette d'anciens nazis de nombreux pays et avec l'appui de puissants cercles impérialistes, elles préparent activement la revanche de 1945.

Dans ces conditions, qui rendent nécessaires une vaste campagne contre l'abjecte idéologie raciste et fasciste, la réédition du livre de J.-P. Sartre, « Réflexions sur la question juive », publié pour la première fois en 1946, est un événement qu'il convient de signaler.

L'antisémitisme, montre J.-P. Sartre au fil de brillantes analyses qui mettent en mouvement la réflexion du lecteur, n'est pas une « opinion » parmi d'autres — opinion dont il serait alors facile de montrer à l'antisémite toute l'inconsistance — c'est une « passion » qui engage sa personne tout entière, aliène son jugement et pervertit sa conduite. La thèse première de Sartre, c'est que l'antisémite est le type même de l'homme de « mauvaise foi », qui fuit sa propre conscience et se masque sa liberté. La haine du juif, c'est pour l'antisémite l'alibi de ses échecs et de sa médiocrité, c'est le moyen commode de se sentir membre d'une aristocratie, c'est une ravissante conception manichéiste du monde : le juif, c'est le Mal, la haine du juif fait donc participer magiquement au Bien.

On comprend dès lors qu'entre les idées et les pratiques antisémites le lien ne soit pas accidentel, mais essentiel : « Destructeur par fonction, sadique au cœur pur, l'antisémite est, au plus profond de son cœur, un criminel. Ce qu'il souhaite, ce qu'il prépare, c'est la mort du juif. » On comprend aussi quel usage l'extrême-droite peut faire d'une telle passion : « L'antisémitisme canalise les poussées révolutionnaires vers la destruction de certains hommes, non des institutions ; une foule antisémite croira avoir assez fait lorsqu'elle aura massacré quelques juifs et brûlé quelques synagogues. Il représente donc une soupape de sûreté pour les classes possédantes qui l'encouragent et substituent ainsi à une haine dangereuse contre un régime une haine bénigne contre des particuliers. » C'est ce que Jaurès avait bien vu lorsqu'il définissait l'antisémitisme comme « le socialisme des imbéciles ».

Partant d'une telle analyse, où l'antisémitisme, au-delà de la psychologie in-

dividuelle, apparaît comme l'expression d'une « structure sociale régressive », J.-P. Sartre montre de manière convaincante que tous les hommes sont concernés par ce racisme : « Nous sommes tous solidaires du juif puisque l'antisémitisme conduit tout droit au national-socialisme (...). Pas un Français ne sera en sécurité tant qu'un juif, en France et dans le monde entier, pourra craindre pour sa vie. » C'est dire aussi qu'au-delà des remèdes traditionnels dans le cadre de la démocratie bourgeoise, le fléau ne peut être définitivement anéanti qu'avec la suppression des structures sociales qui le font renaître sans cesse de ses cendres : « L'antisémitisme est un effort passionné pour réaliser une union nationale contre la division de la société en classes (...) c'est une représentation mythique et bourgeoise de la lutte des classes et qui ne saurait exis-

discriminatoires de la société féodale et de l'Eglise un élément essentiel dans la genèse du problème juif et de l'idéologie antisémite. Du point de vue des intérêts mêmes de la lutte contre le racisme, toute minimisation du rôle explicatif de l'histoire nous paraît dangereuse. L'essence du racisme envisagé dans son contenu théorique, consiste à attribuer à des facteurs biologiques supposés les particularités d'un groupe ethnique qui s'expliquent en fait, par des facteurs historiques réels. Sous-estimer ces facteurs historiques, c'est donc, ou bien revenir à des considérations biologiques qui font le jeu du mensonge raciste, ou bien renoncer à expliquer, et se borner à décrire.

Quoi qu'il en soit, « Réflexion sur la question juive » est un livre à relire et à faire lire — par exemple à ces élèves des grandes classes de nos lycées que le néo-fascisme français cherche à pervertir : c'est pour eux, croirait-on, que certaines pages de ce livre ont été écrites, comme celle-ci : « Interrogez quelqu'un de ces jeunes turbulents qui enfreignent les lois et se mettent à plusieurs pour frapper un juif dans une rue déserte : il vous dira qu'il souhaite un pouvoir fort qui lui ôte l'écrasante responsabilité de penser par lui-même ; la République étant un pouvoir faible, il est amené à l'indiscipline par amour de l'obéissance. Mais est-ce bien un pouvoir fort qu'il désire ? En réalité il réclame pour les autres un ordre rigoureux et, pour lui, un désordre sans responsabilité ; il veut se mettre au-dessus des lois tout en échappant à la conscience de sa liberté et de sa solitude. »

Un tel livre peut considérablement aider de nécessaires prises de conscience.

PAR

Lucien SÈVE

ter dans une société sans classe (...) qu'est-ce à dire, sinon que la révolution socialiste est nécessaire et suffisante pour supprimer l'antisémitisme : c'est aussi pour les juifs que nous ferons la révolution. »

Peut-être ce livre brillant recèle-t-il cependant quelques failles ? Il nous semble que Sartre oscille parfois entre la tendance à trop accorder encore à l'antisémitisme (« Je ne nierai pas qu'il y ait une race juive » — phrase malencontreuse que les pages suivantes viennent heureusement corriger) et la tendance inverse à ne voir dans les juifs que des fantasmagories de la conscience antisémite (« Le juif est un homme que les autres hommes tiennent pour juif : voilà la vérité simple d'où il faut partir. »). C'est selon les cas, à notre sens, trop dire, ou trop peu. Il n'y a pas de race juive, mais il y a des communautés ethniques juives, existant objectivement, en l'absence desquelles nous ne voyons pas comment on pourrait expliquer l'antisémitisme. C'est une chose, et indiscutablement exacte, de dire, comme Marx dans *La question juive* (un texte qu'on s'étonne de ne voir jamais citer par Sartre, alors qu'il semble bien lui emprunter beaucoup) que « c'est du fond de ses propres entrailles que la société bourgeoise engendre sans cesse le juif » — c'en est une autre, et discutable, de dire qu'il est seulement engendré par la conscience des antisémites.

De même, nous croyons relever une certaine contradiction entre cette affirmation de Sartre : « L'histoire de France n'apprend rien sur les juifs », et les pages dans lesquelles, mieux inspiré selon nous, il montre dans les pratiques

THÉÂTRE

Baruch Spinoza

Une pièce d'Henri Slovès, « Baruch Spinoza », traduite du yiddisch, va être jouée pour la première fois en français. Quatre représentations exceptionnelles auront lieu les 17 et 24 avril et les 8 et 15 mai, au Théâtre de l'Ambigu, boulevard Saint-Martin.

Réalisé par André Clair, ce spectacle sera interprété par Germaine Kerjean, Jean Hervé, ex-sociétaire de la Comédie Française, Lucie Arnold, André Clair (du T.N.P.), Lucien Bargeon et toute une pléiade de comédiens.

Nous souhaitons plein succès à cette pièce, dédiée à la tolérance et à la lutte pour la recherche de la vérité.

PARLER des littératures africaines ne serait sans doute pas venu à l'esprit de l'« honnête homme » des années 1900. La raison en tenait certes au fait que, si à cette époque la reconnaissance géographique de l'Afrique était en ses grandes lignes achevée, les notions qu'on pouvait alors avoir des sociétés humaines qui l'habitent étaient très incomplètes et particulièrement pauvres en ce qui concerne leurs patrimoines littéraires. Mais surtout, la conception même alors en vigueur en Europe de « la littérature », conception essentiellement dominée par une attitude ethnocentrique, excluait a priori la possibilité d'attribuer aux œuvres qui les composaient l'épithète de « littéraires ».

Malgré une meilleure connaissance des cultures africaines, cette opinion n'a pas encore entièrement disparu et, de même que nombre de nos contemporains s'obstinent à parler de « dialectes » à propos des langues africaines, en chargeant ce vocable d'une vague coloration exotique et d'une dépréciation certaine, de même eux ou leurs frères ne peuvent concevoir que, comme la leur, une société bantoue ou soudanaise puisse posséder une authentique littérature.

TRADITIONNELLEMENT, les productions de cette activité humaine sont jugées selon des critères subjectifs et normatifs qui font refuser à certaines d'entre elles la qualité d'œuvre littéraire et la reconnaissent à d'autres. La forme, écrite ou orale, sous laquelle elles se présentent constitue, consciemment ou non, le premier de ces critères. Pour des individus appartenant à une civilisation à écriture, une « littérature » — comme le rappelle l'étymologie même du mot utilisé — ne se conçoit que sous une forme écrite, même quand certains de ses éléments, poétiques par exemple, ont été au moins autant composés pour une transmission orale que pour une diffusion graphique. De ce fait sont rejetés dans les ténèbres extérieures ou recueillis avec condescendance dans la demi-obscure du « folklore » toute œuvre née d'une culture orale, comme le sont la plupart de celles existant en Afrique. Dans cette optique interviennent par ailleurs des jugements de valeur conditionnés par les goûts et les façons de penser de notre société ou de certaines de ses classes,

jugements qui tendent à écarter toute œuvre se situant hors des normes esthétiques ou morales en vigueur. Envisagée sous cet angle, l'étude du phénomène littéraire aboutit donc en dernier ressort à l'établissement de palmarès dressés dans une perspective particulière et dont sont naturellement exclues les œuvres issues de sociétés dont les codes sont foncièrement ou très largement différents des canons que la nôtre valorise.

UNE telle attitude peut certes se justifier dans un cadre didactique, à l'intérieur d'un groupe humain dont l'« intelligentsia » vise à donner à ses concitoyens ou à leur descendance des références d'ordre subjectif pour l'appréciation des œuvres anciennes et la conservation d'un certain faciès cul-

Par

P.-F. LACROIX

Professeur à l'École Nationale de Langues orientales vivantes

tuel. Elle est aussi valable quand il s'agit d'établir un ordre de préférence personnel parmi les diverses productions littéraires auxquelles on peut avoir accès, à condition toutefois de ne pas oublier que cet ordre déterminé par la localisation géographique, l'éducation reçue et l'appartenance sociale n'a pas au fond plus de valeur en soi que ceux établis en matière culinaire ou vestimentaire.

Aussi une semblable position n'est-elle absolument plus soutenable pour l'étude scientifique du phénomène littéraire et notamment de ses manifestations dans les sociétés « non-classiques ». Elle doit alors faire place à un autre mode d'approche qui d'une part considère comme littéraire toute production écrite ou orale, anonyme ou non, visant à la diffusion dans un public large ou restreint, d'un message auquel la société considérée reconnaît une valeur particulière le plaçant en dehors des communications habituelles échangées entre ses membres et qui, d'autre part, évite de porter sur elle toute appréciation subjective et extérieure. Au contraire, il peut être intéressant de retenir l'opinion, favorable ou défavorable, que cette société a des

diverses œuvres littéraires nées en son sein ; non certes en tant que critère objectif mais en tant que révélateur de son idéal esthétique et de l'image qu'elle veut se donner d'elle-même ou des tensions internes qu'elle recèle. Ainsi dégagé des artifices d'une analyse opérée à l'aide de paramètres extérieurs et saisi comme une activité humaine parmi les autres — non des moins significatives sinon des plus efficaces — le fait littéraire permet une pénétration en profondeur des structures sociales dont les résultats apparaissent des plus fructueux.

CECI est particulièrement vrai pour les littératures africaines et cette constatation ne saurait surprendre quiconque a peu ou prou connaissance des caractéristiques essentielles des sociétés dont elles émanent. Ces dernières présentent en effet un aspect communautaire marqué et un degré d'intégration des différents domaines du sacré, du juridique, du politique et de l'économie qui, inextricablement mêlés, font de chaque acte de la vie du groupe ou de l'individu une démarche complexe aux multiples interférences.

Ces traits se reflètent aux divers degrés de l'expression littéraire. D'abord dans son instrument, la parole, qui chargée dans un semblable contexte d'une valeur magique que ne lui reconnaît plus notre civilisation apparaît comme un outil d'un maniement difficile et dangereux mais d'un pouvoir certain. Dans sa texture ensuite, souvent indissociable du rythme musical, et où le syncrétisme du verbe recèle sous une succession de mots apparemment sans suite une signification particulièrement riche, chaque terme se reliant aux autres selon un schéma rigoureux d'implications qui échappera entièrement à l'étranger non averti. Dans son contenu enfin qui, sous le voile du mythe ou de la fiction, exprime les désirs ou les angoisses de la société, voire les révoltes de certains de ses éléments composants, présente des tentatives d'explications ou de reconstruction visant à justifier son organisation interne mais ne réserve qu'une place restreinte au lyrisme personnel. Affirmer à ce sujet que les littératures noires ignorent les « effusions du cœur », pour reprendre l'expression de J.-P. Sartre, serait évidemment inexact et telle complainte Mossi ou tel poème Podoko se présentent aussitôt à notre mémoire pour s'inscrire en faux contre cette affirmation. Il n'en demeure pas moins que l'œuvre « gratuite » (ou prétendue telle) est relativement peu représentée sauf peut-être dans les sociétés islamisées plus largement pénétrées par des influences extérieures.

Ainsi consacrées à la formulation, généralement anonyme, des préoccupations collectives, ces littératures ont recueilli et recueilli encore l'essence même de l'humanité noire et constituent les sources où, au cours des âges, chaque société a trouvé l'expression de ses valeurs propres et les a enseignées à ses enfants. On comprend par là l'intérêt qu'elles peuvent offrir pour la science africaniste et les lumières que leur connaissance et leur utilisation judicieuse peuvent jeter sur un monde dont elles constituent souvent les seules et irremplaçables archives, archives vivantes, qui s'enrichissent chaque jour mais que menace aujourd'hui un grave péril.

COMME l'ensemble des structures auxquelles elles sont si fortement intégrées, les littératures africaines sont en effet dangereusement menacées par les conséquences du fait colonial, les phénomènes d'acculturation qu'il a provoqués et la confrontation des sociétés noires avec l'économie monétaire.

La fragilité du mode de transmission oral traditionnel constitue pour elles, dans la situation présente une redoutable faiblesse. Apprendre et retenir de mémoire des œuvres parfois fort longues est une tâche qui exige à la fois du maître et du disciple une grande application et surtout un temps assez long. Coutumièrement, il était de règle pour les œuvres ressortant à certains genres — épopées par exemple — que le second dédommage le premier de sa peine en lui faisant des dons qui représentaient également une sorte d'« achat des droits » sur les œuvres ainsi apprises auprès de lui. De nos jours, dans nombre de sociétés, ces dons se traduisent par un versement en numéraire d'un montant fort élevé en égard des standards de vie locaux. L'individu désireux de tenter cet apprentissage recule souvent devant une semblable mise de fonds d'autant que, sachant l'exercice futur de son art concurrencé par les procédés nouveaux de diffusion par disques, radio ou imprimés, d'éléments culturels importés — et valorisés — il n'est pas assuré de retirer des bénéfices suffisants de cet investissement. Aussi préfère-t-il fréquemment se tourner vers des activités plus sûrement rémunératrices, laissant les œuvres traditionnelles mourir peu à peu avec ceux qui en avaient connaissance. La situation est par ailleurs à peu près identique pour celles qui étaient enseignées aux générations montantes durant les retraites accompagnant les différents degrés d'« initiation », lesquels peuvent s'étendre sur des périodes de plusieurs années. De plus en plus tournés vers une éducation de type « européen » donnant accès aux emplois socialement prestigieux et économiquement avantageux, les jeunes sont éloignés de ces formes d'éducation qui les rendaient naguère pleinement solidaires de leur milieu. Ils se trouvent de ce fait mieux armés pour affronter les compétitions de type nouveau mais aussi tragiquement frustrés de l'accession aux richesses spirituelles de leur propre société. « Savants pour le dehors et ignorants chez eux », situation qui, clairement reconnue ou subconsciemment entrevue, est toujours douloureusement ressentie.

REVENIR en arrière est évidemment chimérique et il serait vain de penser que se maintiendront dans des circonstances socio-économiques nouvelles des activités aussi dépendantes des faciès anciens. Au moins peut-on tenter de sauver de l'oubli des œuvres dont la perte serait irréparable, non seulement pour l'Afrique et pour son devenir littéraire mais aussi pour la culture universelle. C'est pourquoi il nous paraît urgent d'organiser, pendant qu'il en est encore temps, et sur une échelle internationale, la collecte et la publication d'un corpus des littératures africaines, en souhaitant que dans un proche avenir, son étude trouve une place de choix dans l'enseignement distribué par les Etats africains à leur jeunesse.

★ notes de lectures ★ notes

★ UN TÉMOIN, par Roger BESUS. (Albin Michel).

Si le titre n'avait pas déjà été pris par Léon Bloy, Roger Besus aurait pu intituler son dernier roman *Le Salut par les Juifs*. Il y a là une tentative intéressante et assez rare pour que nous la signalions. D'ordinaire, en effet, on a consacré des volumes à « la question juive », en la prenant sous son aspect politique ou sous son aspect social. Mais la scène était occupée en grande partie par des juifs, et l'auteur lui-même était juif. Dans *Un Témoin*, il en va tout différemment. Alors qu'en apparence les juifs ne jouent qu'un rôle très secondaire, ils auront, en réalité, un rôle déterminant dans l'action. Un poète, aux portes de la mort, mais qui n'a pas encore adressé au monde le message qu'il porte en lui, vit ses dernières semaines, entouré de l'affection d'une vieille tante catholique, des soins d'un médecin catholique également et de l'admiration dévouée d'une jeune servante qui se croit en surnombre sur terre. Muré dans son désespoir, il cherche, lui, le témoin, un être d'exception qui puisse le relier à l'infini, une sorte de passeur pour l'Au-Delà, et il le rencontre en la personne d'un confectionneur juif pratiquant et de sa fille, une enfant d'une dizaine d'années, Françoise-Sarah. Par le confectionneur, il s'initie à la Thora, et, plus encore, peut-être, à la bonté vraie, à celle du Samaritain.

En somme, entre le poète et le prophète, il y a échange de messages : ils ne se communiquent pas mutuellement leur foi,

mais ils s'affirment dans leur position qu'il n'y a pas de Vie sans une Foi.

La beauté de ce livre vient de la volonté d'amour sans aveuglement qui en rayonne. A travers une atmosphère lourde, pleine de moiteurs menaçantes, de découragements, de souffrances, de déchéances et de surnois détériorations de l'être, perce la lumière de l'espérance finale que le balbutiement d'un homme de bonne volonté peut changer la face du monde, à condition que l'on sache s'élever au-dessus des préjugés de religion ou de race. C'est un hymne au mutuel respect et c'est, en ce sens, une leçon.

Pierre COGNY.

A LA LUMIÈRE DE LA SCIENCE

(Suite de la page 9)

enorgueillir de notre nature soi-disant supérieure, reconnaissons qu'elle tient aux hasards de la naissance et devant ceux qui nous semblent inférieurs attribuons leur infériorité non à leur nature, mais aux déficiences éducatives. Quelles responsabilités sociales de songer à toutes les valeurs humaines perdues par manque d'éducation. Notre devoir est que tout homme puisse donner ses pleines possibilités humaines.

5. Une autre erreur raciste est de penser qu'il y a des cultures en elles-mêmes inférieures et supérieures, alors qu'elles diffèrent surtout par leur retard ou leur avancée. Il serait souhaitable que toutes les cultures arrivent à leur épanouissement au lieu de disparaître devant la culture occidentale, ce qui serait une perte pour l'humanité. Sommes-nous sûrs que notre civilisation technique est si en avance que nous le croyons ? Les Chinois de 1850 avaient-ils tort de parler des barbares d'Occident ?

6. Le racisme enfin est souvent la bonne raison qui camoufle des réactions inconscientes bien moins pures : une agressivité névrotique qui se détend sur le bouc émissaire compensant un com-

plexe d'infériorité, une survivance de l'hostilité animale contre le faible ou l'étranger (le lynchage du sous-prolétaire dans les sociétés de poissons, la mise au dernier rang de l'étranger chez les oiseaux) ; une manifestation infantine prouvant qu'on n'est pas un adulte. *Tout raciste est un malade qui s'ignore*, un homme inachevé, inhumain. Mais il ne faut pas pour cela tomber dans un antiracisme sentimental irréflecti qui nierait l'évidence des diversités culturelles actuelles, aboutissant à des mariages interraciaux irréflectis. On ne saurait qualifier obligatoirement de raciste le père qui hésite devant un tel mariage, car ce mariage risque bien plus l'échec : mariage exceptionnel, il exige, dans les conditions actuelles, un plus grand amour et non une sentimentalité antiraciste.

7. Le progrès de la civilisation, c'est la disparition de l'erreur et de la névrose raciste. Mais devons-nous souhaiter un métissage universel complet vers lequel nous semblons tendre inéluctablement ? Le biologiste n'y voit que peu d'inconvénients, mais le sociologue regretterait l'uniformisation culturelle. Ce qui importe c'est l'accès de tous les hommes à leur pleine humanité dans le respect des diversités légitimes. A l'erreur raciste s'op-

pose la thèse légitime de l'égalité fraternelle des hommes, égalité dans la *complémentarité* qu'il ne faut pas confondre avec l'identité. Une telle promotion humaine ne saurait être imposée de l'extérieur, mais exige une volonté des intéressés de transformation des structures sociales pour les faire progresser sans les dénaturer, sans que la civilisation imposée entraîne la désocialisation et la perte du goût de vivre chez les primitifs.

Si la pensée de Teilhard de Chardin apparaît à de nombreux penseurs non européens, et notamment africains comme Senghor (1), d'une telle importance c'est que celui-ci demande la participation égale de tous les hommes à la construction de la noosphère. « Chacun des rameaux humains, nous, dit-il, a pour devoir, non point de conserver ou de retrouver dans le passé je ne sais quelle indéfinissable pureté originelle, mais de s'achever dans la ligne correspondant à ses qualités et à son génie propres en avant... Dans cet effort de personnalisation collective, il doit trouver chez tous les rameaux voisins un appui d'autant plus attentif que ceux-ci ont la chance d'être plus vigoureux. »

(1) Voir *Cahiers Teilhard* n° 3, Ed. du Seuil.

Ce que vous pouvez faire

Pour contribuer à la diffusion des idées antiracistes, faites-nous parvenir des adresses de personnes susceptibles d'être intéressées par notre journal.

Nous leur ferons parvenir plusieurs spécimens de « DROIT ET LIBERTÉ ».

Et de nouveaux amis viendront, grâce à vous, renforcer nos rangs.

Une nuit a suffi...

D AVID, un juif de Belleville, a reçu du S.S. Scheller la promesse d'une grâce s'il réussit à tuer dans l'enclos, le vieux militant allemand Karl. Scheller n'a pas prévenu Karl, qui ne comprend rien, et se méfie de l'intrus, par instinct. Après une difficile prise de contact, Karl a tout compris. C'est maintenant David qui se méfie, croyant toujours ce que lui a dit Scheller : il pense que Karl va le tuer par surprise. Pourtant la nuit s'annonce pacifique. Dans l'ombre Scheller veille. N'a-t-il pas parié avec le commandant que le juif l'emporterait ?

K ARL près des barbelés observait le camp. Il se retourna vers David et s'approcha lentement de lui. Il tendit une cigarette.

— Tu fumes ?
David, assis dans l'ombre, le regarda, ses yeux noirs, clairs, offerts, il dit gentiment :
— Non.
Karl tendit à nouveau la cigarette.
— Tu en meurs d'envie.

Du film au livre

L A plupart des témoignages artistiques sur la déportation donnent une image dantesque de ce que furent (ou de ce que sont, hélas !) ces enfers artificiels jaillis de l'imagination d'hommes dont on aimerait pouvoir dire qu'ils étaient fous. Hélas ! les « fonctionnaires » du régime concentrationnaire étaient au contraire lucides, calmes comme des comptables, organisés, soigneux de leurs affaires comme de leur personne. Ils exterminaient des hommes et des femmes, comme d'autres se font bûcherons dans la forêt landaise. Ils classaient la souffrance, et en bons petits inventeurs-bricoleurs, ils perfectionnaient chaque jour leur système. C'était un peu comme un concours du journal « Système D » : comment briser l'âme d'un homme avant de briser son corps, cent recettes pratiques et efficaces !

Parmi toutes les œuvres, peintes, écrites, sculptées ou filmées sur la déportation, le film d'Armand Gatti, « L'Enclos », outre ses qualités dramatiques et cinématographiques, est l'une de celles qui font le point sur cet aspect très important des camps de la mort nazis : les nazis ne tuaient pas seulement pour anéantir. La mort de chacune de leurs victimes n'était que la fin d'un drame personnel et humain. Avant de tuer, les nazis commençaient par humilier. Ce qu'il fallait anéantir, c'est moins les hommes que leur dignité, moins les corps que les cerveaux : ravalier l'être humain au niveau de la bête, faire de « l'homme sapiens » un cadavre vivant, avant son dernier soupir. Après, il ne restait qu'à se débarrasser des corps. Une simple question de technique. La première opération demandait davantage de doigté, voire beaucoup de psychologie et d'intelligence. Car l'homme pensant est coriace. Il ne se laisse pas faire, même si son corps n'est plus qu'une loque. Ce terrible cerveau garde sa lucidité jusqu'au dernier moment.

Le fin du fin était d'amener l'homme à rester lucide dans sa déchéance.

« L'Enclos » est l'histoire de l'échec nazi au cours d'une opération de cet ordre. Deux hommes, un petit juif de Belleville, horloger de son état, et légèrement inconscient de sa situation, et un vieux militant ouvrier allemand, sont enfermés par les S.S. dans un enclos, à l'intérieur d'un camp. Les S.S. ont fait un pari : lequel des deux internés tuera l'autre ? Mais la machination s'effondre : quand les deux hommes font connaissance, ils récupéreront tout ce qui existe en eux de dignité. Mais au prix de quelle épreuve !

De « L'Enclos », film, un journaliste, Jean Michaud, vient de tirer un livre, complété par un « Enclos », poème d'Armand Gatti et illustré, non par des photos, mais par des textes puisés dans les œuvres des principaux témoins, écrivains et poètes de la déportation.

Ce beau livre, agréablement édité par Arthème Fayard, est de ceux qui doivent figurer dans toutes les bibliothèques. Vous en lirez ci-dessous quelques extraits significatifs.

Samuel LACHIZE.

— Peut-être.
— Alors, prends...
David obstiné comme un enfant, répondit plus fortement :
— Je n'en veux pas.
Karl secoua les épaules. Il alluma la cigarette et s'allongea près de David.
— Tu fais des paris ?
David se balança, les mains entourant ses genoux.
— J'en ai déjà fait une dizaine depuis tout à l'heure.

Tous favorables.
Karl mit un bras à terre.
— Tu crois toujours à ce que les S.S. ont dit ?
— Non, le sort, la destinée, c'est plus fort que les S.S.
Karl se baissa. De sa main libre, il ramassa un bâtonnet. Il le montra à David. David acquiesça :
— En trois manches !
Karl passa près de David. Il s'accroupit, les mains libres, le poignet détendu.
— Gut.

Karl cassa le bâtonnet en deux parties, les plaça à égalité dans sa main droite fermée. Les lumières du chemin de ronde éclairaient à demi les visages de Karl et David ; la partie droite de la tête de Karl, qu'une ombre noircissait au bas de la joue, et dont l'oreille se dégageait sur le crâne rasé, découvrait une face burinée, tailladée, ramassée non sur elle-même, mais autour de cette tête pour former un bloc uni, compact, c'est-à-dire une arme ; la partie gauche de la tête de David présentait, tout au contraire du visage de Karl, une face polie, unie, aux traits simples, au front large et lisse, cependant que l'oreille collée près de la nuque élargissait la joue, donnant ainsi au regard de Karl la vision d'un ovale presque parfait, la vision d'une tête malléable. Karl déplaça sa jambe repliée. Il présenta sa main à David. David tira rapidement un morceau du bâtonnet. Le plus long.

— A moi.
David reprit les bâtonnets et les tendit à Karl. Karl hésitait. Il en prit un. Le plus long.
David se raviva.

— Bon la belle.
— Tu as encore envie de jouer ? Cette loterie, c'est le meilleur moyen de... Hein ? Une nuit, c'est long.
— Rien que pour voir.

— Si tu veux.
Karl chercha un nouveau bâtonnet, le brisa à l'intérieur de ses deux mains. David, inquiet, avança le poing, puis il tira. Il regarda son morceau de bois, bouleversé.

— C'est le plus court ! Faites voir le vôtre !

— Pas d'importance.
Karl se rassit. Il jeta l'autre morceau. David se leva. Il ramassa le bout de bois. Entre le pouce et l'index, il compara les deux bâtonnets. Ils étaient de taille égale. David baissa la main, décontenancé :

— Vous avez triché.
Karl ne bougeait pas. Il se tourna vers les barbelés.

Il eut une moue agacée.
— Qu'est-ce que tu racontes ?
— Je ne comprends pas l'allemand.
David, droit, le menton contre la poitrine, le regard fixé sur Karl.

Karl murmura :
— Parler dans sa propre langue, ça repose.

David avança, il jeta les bâtonnets.
— Bien sûr ! Ici vous êtes chez vous !

Karl tourna la tête :
— Tiens ! Toi qui ne triches pas, tu comprends l'allemand, maintenant !
David bouillonnait. Il serrait les poings, les bras droits, collés au corps.

— Oui, je la connais votre langue : Kopf hoch ! Augen rechts ! Stillgestanden !

Mutzen ab !
Mutzen auf !
Schnell ! Raus ! Achtung !
Tod ! Tod ! Tod ! Tod ! (1).
Faut faire crever l'humanité entière !
Karl s'était levé. Il regardait David. Le buste légèrement penché.

— Qui fait crever ?
David poursuivit, hurlant :
— Les Allemands.

Karl criait, lui aussi.
— Nein !
Karl se détourna.

— Tiens-toi tranquille...
David releva la tête.

— Avec un peu de chance vous pourriez être comme eux. Tous des pièces détachées de la même machine ! Quand elles sont toutes montées, ça fait Hitler !
Karl fonda sur David. Il le prit par le col de sa veste.

— Oh ! Dreck ! Jude ! Tu oses me dire ça à moi !
Karl le lâcha.

— Ça est ! Sale juif ! Ordure ! Comme vos S.S. !
Karl le reprit par les épaules.

— Je te dis de la fermer !
David se dégagea du poing.

(1) Tête haute ! Les yeux à droite ! Silence dans le rang ! Découvrez-vous ! Recouvrez-vous ! Vite ! Dehors ! Attention ! Mort ! Mort ! Mort ! Mort !

— C'est ça, donne des ordres !
David se jeta sur Karl. Karl le bouscula. David s'accrocha. Il frappa. Donnant des coups de poing, des coups de pied, désordonnés. Karl l'écrasa de son poids. Ils roulèrent à terre. Karl sur David, David immobilisé. Ils se battaient, Abel, David, Thésée, Rolland, Kateb, ils se battaient, les livres sont pleins de leurs exploits ; quand deux hommes se battent, ils ne mélangent que leur sang.

— Arrêtez, je ne voulais pas !
Un projecteur balaya l'enclos et vint s'arrêter sur les deux hommes.

— Premier round pour vous, Scheller.
Karl se figea. Ils se levèrent, gauches, les yeux dans la lumière aveuglante du projecteur. Puis ce fut de nouveau la pénombre.

A PRES cette bagarre, les deux hommes semblent avoir compris que plus que leur vie, c'est leur dignité qui est en jeu. Mais la méfiance règne toujours.

— Au fond, les pleurs, ce n'est pas triste. J'ai toujours envié ceux qui pouvaient pleurer. Moi je ne sais même pas quand je l'ai fait pour la dernière fois. Il y a une raison à cela. Je ne sais même pas sur quoi pleurer. Les larmes appartiennent au monde que j'ai quitté il y a onze ans, et de ce monde-là, il ne reste plus rien. C'est le vide.

Karl tira une bouffée de sa cigarette. Il gardait la fumée dans sa gorge. Il l'expira par les narines soigneusement.

— Je devrais retrouver le coin de la rue



David, qui s'est sacrifié pour Karl, marche vers le four crématoire. Mais avant de monter dans la voiture fatale, il a un dernier geste de dignité. Il s'efface avec galanterie devant la jeune tchèque Anna, dont il va partager le destin.

où j'allais à l'école, l'escalier de la maison, les amis, j'y ai pensé beaucoup les premières années. Trop. Tout s'est usé. Karl, le coude sur le genou, le bras tendu, dans la main la cigarette.

— Je ne sais plus le vrai de ce que j'avais emmagasiné et de ce que j'ai inventé après. D'ailleurs, le vrai ou le faux... ce n'est plus rien.

David s'allongea près de Karl. La tête contre le sol.

Karl plissa les yeux. Il regarda son mégot et l'écrasa au regret.

— Partout le même terrain vague.
Le regard de David quittait Karl. David ouvrait les yeux sur le ciel.
Il parla.

— Depuis quatre ans, j'en ai fait des peurs ! La peur de rencontrer un flic, de sortir le soir, de me faire repérer, d'être pris. Puis j'ai été pris. Alors j'ai essayé la peur d'être interrogé, d'être battu, d'être martyrisé, d'être déporté. Puis j'ai été déporté. J'ai renouvelé mon stock : la peur d'être étouffé dans mon wagon, de piquer le typhus, de ne pas arriver à destination. Je suis arrivé. Et les peurs ont continué. La nuit avançait, ils subissaient la fatigue, la grisaille, la faim, le froid, l'humidité que les heures enfonçaient dans leurs corps, sur leurs visages.

— Je ne savais pas qu'il y en avait tant ! On n'arrive pas au bout ! Je suis entré dans la cellule des condamnés à mort et je me suis dit : « Cette fois, c'est fini, tu y es, Tu ne peux pas sortir de là autrement que mort. Alors laisse tomber les détails. » Impossible, c'est comme une montre qu'on désosse : on regarde tous les rouages. On veut tout voir. On y passerait des heures. La mort, c'est la même chose, sauf qu'on ne peut pas tout voir. J'en suis sûr maintenant. Je suis déjà mort des centaines de fois, dans des endroits différents, tué de près, de loin, par un Kapo, par un peloton... d'épuisement... comme les « musulmans » quand ils rabattent leur couverture sur la tête. Des cauchemars tout ça. Puis, j'ai pensé la « réalité » : ça colle jamais avec les prévisions. Mon père disait : « Prévoir

Deux scènes de « L'ENCLOS » d'Armand GATTI, par Jean MICHAUD

c'est empêcher. » Alors je m'y suis remis. Tout ce qui manquait à ma liste, je l'ai trouvé. A moi tout seul, j'ai inventé tout ce qui se passe ici...

Et je ne suis pas devenu fou.
David se tourna vers Karl. Puis fixa le mur d'en face.

Le bras indécis près de la hanche.
— Peut-être parce qu'il y a eu pire encore ? Je me suis dit : « Et après, c'est justement ce que j'imagine qui peut arriver. » Alors, de tout mon cœur, j'ai souhaité mon exécution dans ma tête. C'est pourtant simple ! Le regard de David se perdait dans l'obscurité de l'enclos. Il leva les yeux. Karl se déplaçait, lentement, puis il marcha contre les barbelés. Sa voix devenait maligne.

— Les Suédois ont envoyé ici une délégation de la Croix-Rouge pour inspecter. Dans ces cas-là, les autorités du camp sont informées longtemps à l'avance. Pour les

Suédois, personne n'a été informé. Toute la délégation a été envoyée au krématorium au pas de gymnastique. David tendait le front. Il ouvrit les mains.

Karl venait près de David, il le fixait.
— La bagarre de tout à l'heure, ce n'était pas mal.

Comme ça, nous avons pu nous comprendre.
Il expliquait.

— Maintenant nous nous connaissons, comme on peut se connaître dans un camp.

Il marchait de nouveau, mais en profondeur, c'est-à-dire dans le noir, contre le mur de l'enclos.

— Je vais te dire. Si je trouvais un moyen de sortir d'ici après t'avoir descendu — si du moins je savais que ça pourrait être utile — je le ferais.

Karl mit le pied dans une flaque, il frappait sa chaussure contre le sol. Les mains libres.

— Non pas parce que je tient à vivre à ta place, mais parce que je joue un rôle ici, et toi aucun.

Il tourna le buste vers David. David, les mains retournées, à plat, contre le mur, terrorisé.

— Ici, ce n'est pas l'homme qui compte, c'est sa lutte.

Les mains de David montaient le long du mur. David se souleva.

— Alors, vous voulez me tuer ?
Karl s'enfonçait dans le noir. Il s'accroupit, et s'assit.

— Quand finiras-tu de croire ce que les S.S. ont dit ?
C'est peut-être la dernière nuit que nous passons ensemble, et nous ne pouvons même pas nous comprendre.

☆

TOUT à l'heure, Karl, « qui est quelque chose », sera sauvé, grâce à l'organisation des résistants, mais aussi grâce à David qui, enfin, aura vécu pour quelque chose. Et qui mourra aussi pour ce « quelque chose », en homme libre et digne.